



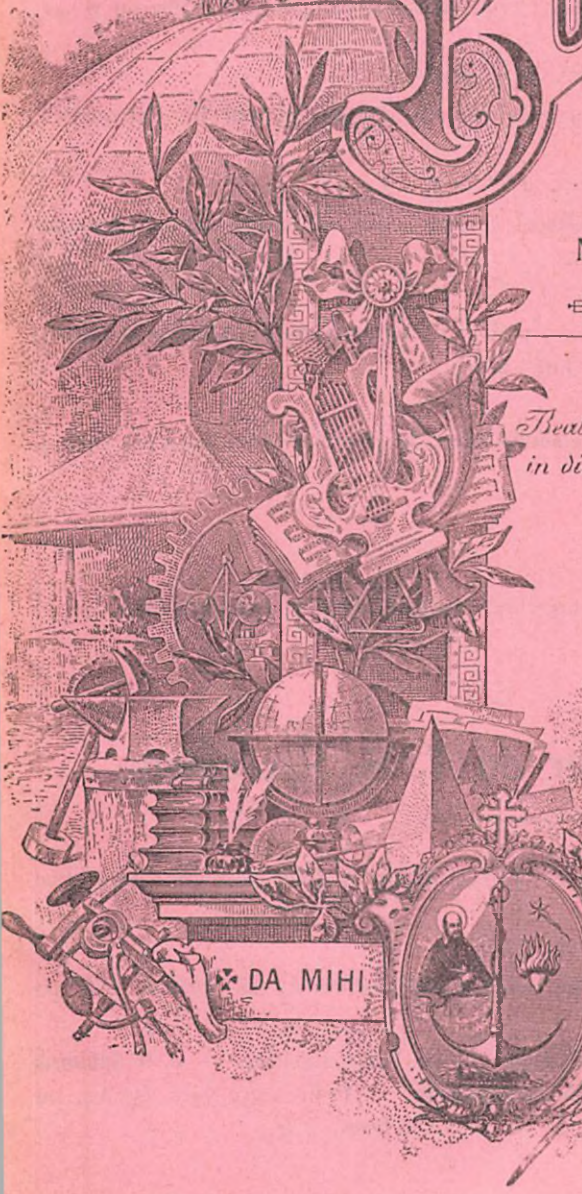
Bulletin Galésien

N. 3 — Mars — 1907.

Année XXIX

*Beatus qui intelligit super egenum et pauperem:
in die mala liberabit eum Dominus. — [Ps. XL.]*

L. 20 000 1112



DA MIHI

ANIMAS CÆTERA TOLLE



Compositions musicales de Dom Pagella, en conformité avec le récent *Motu proprio* de Sa Sainteté Pie X, relatif à la musique et au chant.

MESSES.

- N. 5. Messe du Sacré Cœur de Jésus, pour deux voix de contralto, avec accompagnement d'orgue ou d'harmonium (2^e édition), 2 fr.
- N. 22. — Seconde Messe en l'honneur de S. Joseph, pour deux voix égales, avec accompagnement d'orgue ou d'harmonium (2^e édition), 2 fr.
Le chant seulement, chacune des parties, 0,30 cent.
- N. 23. — Troisième Messe de Requiem, à deux voix, avec accompagnement d'orgue ou d'harmonium (2^e édition), 1 fr. 80.
Le chant seulement, chacune des parties, 0,30 cent.
- N. 28. — Messe en l'honneur de S. Louis de Gonzague, spécialement composée pour les Patronages, très facile (2^e édition), 2 fr.
Le chant seulement, chacune des parties, 0,60 cent.
- N. 42. — Messe funèbre (avec le Dies irae et le Libera) à trois voix d'homme, avec accompagnement d'orgue ou d'harmonium, 3 fr. 50.
Les parties séparées, 0,40 cent.
- N. 50. — Messe en l'honneur de S. Jean l'Évangéliste, à trois voix égales (contralto, basse et ténor), avec accompagnement d'orgue ou d'harmonium, 2 fr.
Parties séparées, 0, 30 cent.
- N. 51. — Messe en l'honneur de Sancta Rosa, à une seule voix, de moyenne étendue, avec accompagnement *ad libitum*, 1 fr. 50.
Le chant seulement, 0,30 cent.

Pour paraître prochainement.

- N. 52. Messe funèbre, à une seule voix, de moyenne étendue, avec accompagnement *ad libitum*, 1 fr. 50.
Le chant seulement, 0,30 cent.

Compositions en l'honneur du T. S. Sacrement.

- N. 15. — Deux motets. 1. O cor voluptas coelitum. — 2. Ecce Panis. A deux voix d'homme avec accompagnement *ad libitum*, 1 fr.
Le chant seulement, chacune des parties, 0,10.
- N. 19. — Trois Tantum Ergo, à quatre voix mixtes, avec accompagnement *ad libitum*, 1 fr. 10
Le chant seul, 0,15.
- N. 44. — Motets Eucharistiques. 1. O Jesu mi dulcissime. — 2. Panis angelicus. — 3. O Salutaris hostia. — 4. Ecce Panis. — 5. Adoremus. — 6. Tantum Ergo. — Pour deux voix égales, ou une seule voix, avec accompagnement d'orgue ou d'harmonium, 2 fr.

Bulletin Salésien

Organe des Œuvres de D. Bosco

Turin - Oratoire de S. François de Sales

SOMMAIRE: Louange et prière à S. Joseph — La Soumission filiale au Vicaire de Jésus-Christ — Une page d'histoire: *Ce roi-là, Jésus-Christ, on ne le détrônera jamais* — Nouvelles des Missions de Dom Bosco: *Mallo-Grosso* (Brésil): *Étude sur la Tribu des Boróros, Tandjore* (Indes Anglaises): *Bénédiction de la première pierre* — Grâces et faveurs obtenues par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice — Chronique Salésienne: *Tournai, Verviers, Turin, Milan, Rome, Nichteroy* (Brésil), *Bolivie et Pérou, Guayaquil* (Équateur) — Variétés: *La pénitence du P. Bernard* — Bibliographie — Vie de Marguerite Bosco, mère de Dom Bosco — Nécrologie: *M. l'abbé de Vacht* — Coopérateurs défunts.

Louange et prière à S. Joseph

durant le mois de Mars qui lui est spécialement consacré.

Grand Saint, qui êtes ce serviteur sage et fidèle à qui Dieu a confié le soin de sa famille, vous qu'il a établi le conservateur et le protecteur de la vie de Jésus-Christ, le consolateur et l'appui de sa sainte Mère et le coopérateur fidèle au grand dessein de la Rédemption du monde; vous qui avez eu le bonheur de vivre avec Jésus et Marie et de mourir entre leurs bras; chaste époux de la Mère de Dieu, modèle et patron des âmes pures, humbles, patientes et intérieures, soyez touché de la confiance que nous avons en vous et recevez avec bonté les témoignages de notre dévotion.

Grand Saint Joseph, illustre Patron de la Sainte Église Catholique, couvrez de votre protection le Pape, les évêques, les prêtres, les missionnaires, les religieux et tous les fidèles qui participent à la Communion de Saints. Protégez en particulier vos pieux serviteurs, tous ceux qui, pendant ce mois qui vous est consacré, unis dans une sainte ligue de prières, se sont mutuellement recommandés à votre douce et salutaire intervention. Que votre main bénissante s'étende sur nous, tous les jours. Conduisez-nous enfin, ô miséricordieux et puissant Protecteur, à travers les écueils et les orages de cette vie, jusqu'au port de la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

La Soumission filiale au Vicaire de Jésus-Christ.



L'UNE des plus douces consolations des Catholiques est de savoir que le Pape, leur Père commun, est le Vicaire de Jésus-Christ, et qu'en obéissant au Pape, ils obéissent au Sauveur lui-même. Pour eux, pas de tâtonnements, pas d'incertitude, s'ils marchent constamment à la lumière de son infail-
lible doctrine; pas d'écueils à craindre, s'ils se laissent docilement diriger par lui.

Rappelons succinctement les principes sur lesquels repose notre croyance dans l'autorité souveraine du Pape, puis quels doivent être les caractères de notre soumission envers lui.

Quand Dieu, dans son infinie miséricorde, voulut sauver le genre humain perdu par le péché d'Adam, il daigna se servir des hommes pour venir en aide aux hommes eux-mêmes. Afin de se mettre d'une manière visible en communication avec eux, le Verbe Éternel s'abaissa jusqu'à se revêtir de leur chair, converser avec eux, leur révéler sa doctrine et leur montrer le chemin de la sainteté et du salut.

Afin de perpétuer sa mission divine sur la terre, Jésus-Christ s'est choisi des disciples auxquels il a fait part de sa puissance, et après avoir fait descendre sur eux l'esprit de Vérité, il les envoya par toute la terre prêcher l'Évangile, faire connaître sa doctrine et promulguer ses lois. C'est ainsi qu'il a fondé son Église, spiri-

tuelle dans son but et dans les causes immédiates par lesquelles elle produit la sainteté dans les âmes, mais visible et extérieure dans ses membres et dans les moyens dont elle se sert pour leur communiquer les dons spirituels.

L'Église est appelée par saint Paul *le corps du Christ*, mais Jésus en est le Chef. Il est donc évident que les membres de ce corps mystique n'auront de vie qu'autant qu'ils seront unis au Chef. « Le Christ, dit saint Paul, est le Chef; en vertu duquel tout le corps uni et lié par toutes les jointures, qui se prêtent un mutuel concours, d'après une opération proportionnée à chaque membre, reçoit son accroissement pour être édifié dans la charité. » (Ephes IV, 15, 16).

Or, le fondement nécessaire de cette union doit être dans la concorde des intelligences, qui produira l'harmonie des volontés et l'uniformité des actions. « Soyez un seul corps, dit saint Paul, et un seul esprit, comme vous avez été appelés à une seule espérance dans votre vocation ». (Ephes IV, 4).

Mais quel sera le principe de cet accord des intelligences? Qui Jésus a-t-il chargé de parler en son nom et de conserver dans l'Église l'unité de sa doctrine? Les Apôtres. « Qui vous écoute m'écoute, leur a-t-il dit, qui vous méprise me méprise ». (Luc X, 16). « Comme mon père m'a envoyé, ainsi je vous envoie ». (Jean

XX, 21). « Allez donc et enseignez
« toutes les nations.... leur enseignant
« à observer tout ce que je vous ai
« ordonné. » (Math, XXVIII).

Mais qui devait remplacer les Apôtres après leur mort? Leurs successeurs. Car la mission qui leur était confiée par Jésus-Christ, embrassant le salut de tout le genre humain, ne devait pas disparaître avec le temps, mais elle devait durer jusqu'à la consommation des siècles. Comme donc les Apôtres avaient été nommés par Jésus, ils devaient se choisir eux-mêmes des successeurs, les investir de leur autorité et leur confier à leur tour la charge et la mission d'enseigner. C'est ce que déclare saint Paul à Timothée: « Toi
« donc, ô mon fils, fortifie-toi dans la
« grâce qui est en Jésus-Christ, et ce
« que tu as entendu de moi devant
« un grand nombre de témoins, con-
« fie-le à des hommes fidèles, qui soient
« eux-mêmes capables d'en instruire
« les autres » (11 Tim. I, 2).

Cependant dans toute société humaine et véritable il faut l'unité de gouvernement, il faut un chef. Bien que Notre Seigneur continue du haut du ciel à diriger et à protéger son royaume de la terre, il a dû désigner un chef visible pour tenir sa place ici-bas. C'est Pierre qui a reçu cette mission. Jésus la lui avait d'abord promise, quand il lui disait: « Tu es
« Pierre, et sur cette pierre je bâtirai
« mon Église, et les portes de l'enfer
« ne prévaudront pas contre elle ». (Math. XVI, 18). « Et je te donnerai les
« clefs du royaume des cieus: tout ce
« que tu lieras sur la terre sera lié dans
« le ciel, et tout ce que tu délieras

« sur la terre sera délié dans le ciel ». (Ibid, 19). Plus tard le Sauveur accomplit sa promesse et confia à Pierre le soin de tout son troupeau: « Pais mes
« agneaux.... pais mes brebis ». (Jean XXI, 17).

Pierre est donc le fondement de l'édifice de l'Église et par là lui donne la connexion intime de ses diverses parties. Pierre a donc le pouvoir de commander, de défendre, de juger, en un mot, il a reçu un vrai pouvoir de juridiction. C'est un mur inexpugnable contre lequel les portes de l'enfer ne peuvent prévaloir; c'est lui qui lie et qui délie, c'est-à-dire qui a le pouvoir de faire des lois, de juger et de punir, et tout cela sera ratifié par Dieu; c'est lui qui est le Pasteur suprême non seulement des agneaux, mais des brebis elles-mêmes. « Pourquoi Jésus-
« Christ a-t-il répandu son sang? Pour
« racheter les brebis qu'il a confiées à
« Pierre et à ses successeurs ». (S. J. Chrysost. De Sacr. II).

Enfin, Pierre dans l'exercice de son pouvoir, ne peut défaillir: « J'ai prié
« pour toi, Pierre, afin que ta foi ne
« défaille pas ». (Luc XXII, 32).

D'un autre côté, cette autorité de Pierre étant l'élément principal de la constitution et de l'organisation de l'Église, le principe de son unité et le fondement de sa sécurité et de sa durée perpétuelle, ne pouvait pas disparaître avec la personne de Pierre, mais elle devait passer à ses successeurs et être transmise de l'un à l'autre. Voici ce que décrète le Concile de Florencé: « Nous définissons que le Saint Siège
« apostolique et le Pontife romain pos-
« sède la primauté sur le monde entier,

« et que le Pontife romain est le suc-
« cesseur du bienheureux Pierre, prince
« des Apôtres, et qu'il est le véritable
« vicaire de Jésus-Christ, le chef de
« toute l'Eglise, le Père et le Docteur
« de tous les chrétiens, et qu'à lui dans
« la personne du bienheureux Pierre
« a été donné par N. S. Jésus-Christ le
« plein pouvoir de paître, de régir et de
« gouverner l'Eglise universelle; ainsi
« que cela est contenu aussi dans les
« actes des conciles œcuméniques et
« dans les sacrés canons ». (Conc. Flor).

De tout ce qui précède il est aisé de conclure que nous devons à Notre Saint Père le Pape une soumission entière et sans réserve, comme au Vicaire de Jésus Christ.

D'abord, *la soumission de l'intelligence* par rapport à tout ce qu'il faut croire et pratiquer pour le salut; car en cela le Pape est infaillible. Voici ce que le Concile du Vatican a défini à ce sujet: « Lorsque le Pontife
« romain parle *ex cathedra*, c'est-à-dire
« lorsque, remplissant sa charge de
« pasteur et de docteur de tous les
« chrétiens, il définit, de par sa su-
« prême autorité apostolique, qu'une
« doctrine touchant la foi ou les mœurs
« doit être tenue par l'Eglise univer-
« selle; en vertu de l'assistance divine
« qui lui a été promise dans la
« personne du bienheureux Pierre, il
« jouit de cette infaillibilité dont le
« divin Rédempteur a voulu que son
« Eglise fut investie dans la définition
« de la doctrine en matière de foi ou
« de mœurs: c'est pourquoi les défini-
« tions de ce genre du Pontife ro-
« main sont irréformables par elles mê-
« mes, et non par le consentement

« de l'Eglise ». (Constit. dogm. C. IV). Refuser de croire à cette parole solennelle, c'est être hérétique et se séparer de l'Eglise.

Il est vrai que lorsque le Souverain Pontife ne veut pas se servir de toute son autorité doctrinale, ses enseignements ne sont pas infaillibles; mais même dans ce cas, ne serait-il pas souverainement téméraire de préférer son sens propre à celui du Docteur suprême de l'Eglise, du Vicaire de Jésus-Christ, auquel le Saint Esprit a promis son assistance spéciale?

Le Pape ne jouit pas seulement de la prérogative de l'infailibilité doctrinale, comme on vient de l'expliquer, mais il possède encore la plénitude de la puissance dans le gouvernement de l'Eglise, et nous lui devons *la soumission de la volonté*. Même dans les matières où il n'exerce point son infailibilité, le Pape a le droit de commander et les fidèles ont le devoir d'obéir. Les gouvernements humains exigent bien cette obéissance absolue, quoiqu'ils n'aient aucune prétention à l'infailibilité.

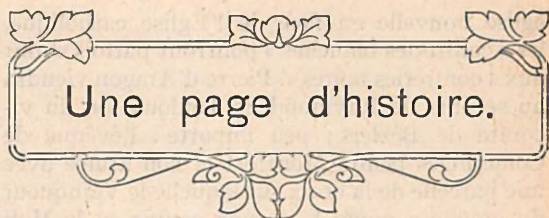
Voici la doctrine du Concile du Vatican à cette sujet. Après avoir renouvelé et développé la définition du Concile de Florence, citée plus haut, il ajoute: « Si quelqu'un dit que le Pon-
« tife romain n'a qu'une charge de
« surveillance ou de direction, et non
« la pleine et suprême puissance de
« juridiction sur toute l'Eglise, non
« seulement en ce qui concerne la foi
« et les mœurs, mais encore en ce
« qui regarde la discipline et le gou-
« vernement de l'Eglise répandue par
« tout l'univers; ou encore qu'il n'a
« qu'une part principale de cette puis-

« sance, et non son entière plénitude ;
« ou enfin que cette puissance qu'il
« possède n'est pas ordinaire et im-
« médiate, soit sur toutes les églises
« et sur chacune d'elles, soit sur tous
« les pasteurs et fidèles et sur chacun
« d'eux, qu'il soit anathème ». (Loc.
cit., C. III).

Quant au point de savoir si, dans tel ou tel cas, le Pape a voulu enseigner comme Docteur infailible, commander sous peine de péché ou donner simplement une direction, c'est une question qui doit être résolue, d'après les documents pontificaux, par les hommes compétents, c'est-à-dire, par les évêque et les canonistes, et nullement par les journalistes ou les simples particuliers.

Enfin, cette soumission doit être non pas une soumission d'esclaves ou de sujets quelconques, mais une *soumission filiale*. Le Pape est le Père des chrétiens ; or les fils ne cherchent pas à discuter les ordres de leur Père ; ils obéissent avec joie à ses moindres désirs, sachant qu'ils sont aimés de lui et faisant tout pour lui prouver leur amour.

Rappelons-nous souvent, bien chers Coopérateurs, la parole que notre bon Père Dom Bosco aimait tant à répéter : « Le Pape ! Le Pape ! Tout pour le Pape », et prions ardemment le Cœur de Jésus et Notre Dame Auxiliatrice pour que tous les fidèles soient unis *dans le même esprit et dans les mêmes sentiments* et que, pour cela, ils soient tous filialement soumis d'intelligence et de volonté au Vicaire de Jésus-Christ.



Une page d'histoire.

(Suite).

Ce roi-là, Jésus-Christ, on ne le détrônera jamais.

Tous les persécuteurs sont tombés, vaincus par l'éternel Persécuté ; toutes les persécutions sont passées et l'Église qu'elles avaient crue noyée dans le sang des martyrs, est debout, pleine de jeunesse, de forces et de vie. C'est en vain que le démon de la rage, incarné dans plusieurs Césars romains, s'est attaqué à l'œuvre du Christ Jésus. Celui de la perfidie et de la trahison sera-t-il plus heureux ? Jamais, jamais ! « *Confidite, ego vici mundum* : Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. »

Voici qu'au sein même de l'Église, naissent et grandissent les hérétiques de tous les âges : Arius, Macedonius, Eutychès, Pélage et les autres. La sainte Église, bonne mère, leur avait donné son lait quand ils étaient petits, son pain quand ils eurent grandi, son amour toujours : elle avait réchauffé leurs cœurs dans son cœur, ils étaient devenus ses ministres. Quelle fut leur reconnaissance ? Ingrats, ils déchirèrent le sein de leur mère, et en essayant de lui arracher les dogmes les plus sacrés de la divinité de Jésus-Christ, de la maternité divine de Marie, de la dualité de nature dans l'unique personne du Verbe, de la grâce, etc., lui portèrent un coup si rude, qu'ils la croyaient cette fois bien morte. Perfides et traîtres, comme les persécuteurs avaient été barbares et sanguinaires, les hérétiques ont beau faire et beau nier...

Ce roi-là, Jésus-Christ, éternellement vivant dans son Église, on ne le détrônera jamais !

Tuer l'Église en niant ses dogmes, en pourchassant ceux qui les enseignent ? Allons donc ! Mais qui es-tu, pauvre hérétique, ignoble apostat, fol orgueilleux de tous les temps ? Pendant que poussière, tu retourneras en poussière, l'Église vivra éternellement. Ne la vois-tu pas, dans le lointain des âges, belle de la rude beauté des barbares, monter sur le trône de France, avec le Sicambre baptisé, s'y asseoir toute-puissante avec Charlemagne et saint Louis ; belle de la grave beauté des abbayes du moyen-âge, belle comme la dentelle de pierre blanche et les vitraux gothiques de ses gigantesques cathédrales ? Les *bonshommes* d'Albi et du Languedoc, ressuscitant le manichéisme, essaieront bien d'organiser une

église nouvelle en face de l'Église catholique, les « confréries blanches » pourront parfois s'unir aux « confréries noires ». Pierre d'Aragon viendra au secours de Raymond de Toulouse ou du vicomte de Béziers ; peu importe : l'évêque de Comminges bénira Montfort et son armée avec une parcelle de la croix sur laquelle le Vainqueur du monde a rendu le dernier soupir, et le Midi hérétique sera vaincu par les catholiques du Nord. Ils ont eu beau faire, les Albigeois, beau nier, piller, brûler et tuer.....

« *Ce roi-là, Jésus-Christ, éternellement vivant dans son Église, on ne le détronera jamais !* »

Mais voici que vers la fin du XVe siècle, un moine saxon sort bruyamment de son couvent : intelligent, il eût rendu d'immenses services à l'Église, sa mère ; mais, orgueilleux et corrompu, il essaya de tous les moyens pour la perdre. Luther, attaquant les croyances catholiques touchant la justification, la foi, les sacrements, le purgatoire, la Messe, la présence réelle, l'intercession des saints, etc., tortura l'Église de Dieu, lui arracha des membres nombreux ; sans pudeur et sans regret, il mourut misérablement, en lançant contre Rome et le Pape ses adieux furibonds. Cependant l'Église soi-disant réformée n'était pas encore officiellement constituée : elle ne devait pas tarder à l'être par le fils d'un tonnelier de Noyou (Oise). Élevé, comme Luther, « aux dépens du crucifix », l'« accusatif » Calvin, à l'âme froide et haineuse, ne put tolérer aucune opinion à côté de la sienne, et fit brûler l'Espagnol Michel Servet ; doué d'une éloquence peu commune, et d'un savoir beaucoup plus étendu que les autres réformateurs, il connaissait le secret de donner une couleur agréable à ses doctrines qui auraient semblé abominables dans la bouche d'un autre. François I^{er} le protégea, il trouva un asile à la cour de la princesse Marguerite, et avec le concours de Farel et de Viret, fit abolir le culte catholique dans presque toute la Suisse. L'hérésie nouvelle semblait menacer d'envahir l'Europe entière, mais Luther et Calvin sont disparus et déjà l'Église, mutilée peut-être en Occident, a retrouvé des membres nouveaux, plus nombreux et plus sains, aux Indes et au Japon, sur les pas de saint François-Xavier. Luther et Calvin, le premier plutôt perfide, le second plutôt farouche, tous deux apostats, ont eu beau nier, railler, proscrire et brûler...

« *Ce Roi-là, Jésus-Christ, éternellement vivant dans son Église, on ne le détronera jamais !* »

Ce que Luther et Calvin n'ont pu faire, les encyclopédistes avec Voltaire, les naturalistes avec Rousseau comme chefs, le feront-ils ?

Élevé par les Jésuites, mais oubliant bientôt

leurs leçons, Arouet passe sa jeunesse dans des sociétés libertines. A l'école des incroyables fameux de l'Angleterre, les Bolingbroke et les Toland, il apprend à combattre toute religion révélée. Tenant à sa tranquillité, voulant jouir en paix d'une fortune considérable gagnée dans des tripotages assez louches, il se cache, lâche agresseur, sous l'anonymat et le pseudonymat, mais jamais ne perd de vue son objectif : *Écrasons l'infâme!* Détruire la religion catholique, ridiculiser ses dogmes et sa morale, ses ministres et les livres saints ; présenter l'Église comme l'inspiratrice de tous les crimes, la persécutrice des innocents, la cause des malheurs de l'humanité, tel est le but que se proposent, avec Voltaire, Diderot et d'Alembert dans les articles habiles et haineux qui forment l'*Encyclopédie*. Sans doute, on eut soin d'admettre dans la rédaction quelques prêtres plus ou moins rationalistes ; mais leurs noms n'étaient là que pour tranquilliser les braves gens : leurs timides affirmations disparaissaient sous les productions des maîtres qui firent de l'*Encyclopédie*, dans son ensemble, une œuvre nettement antireligieuse.

Moins acharné sera le naturaliste Jean-Jacques. Tour à tour protestant et catholique, il devient à la fin étranger à toute confession religieuse. Si la *profession de foi du vicaire savoyard* conserve la croyance en un Dieu qui se manifeste par le spectacle de la nature, et en une vague immortalité de l'âme, Rousseau n'en supprimera pas moins les pratiques extérieures du culte, les dogmes à croire, les prescriptions morales à observer, pour inventer en face du catholicisme, une religion commode, bien accueillie d'une société de viveurs, et qui, plus tard, inspira les cérémonies mi-carnevalesques et semi-religieuses que les hommes de la Révolution prétendirent substituer aux fêtes catholiques. « L'homme naît bon et c'est la société qui le déprave », enseignait le philosophe naturaliste. Principe fatal qui aboutit à cette conclusion : donc pas de péché originel, donc pas de rédemption ni de Rédempteur ; c'était l'antipode du christianisme. Puisque la nature humaine n'est pas corrompue par déchéance originelle, le premier devoir de l'homme n'est donc pas de la combattre en résistant à ses passions mauvaises, mais de suivre en tout ses inspirations. Belle morale, ma foi ! qui parvint à circonvenir même des âmes délicates que choquaient les facéties de Voltaire ; d'autant mieux que les théories de Rousseau étaient exposées avec une sensibilité exagérée mais réelle, et sous une forme vraiment éloquent, quoique déclamatoire.

L'Église succombera-t-elle cette fois sous les assauts multiples, habilement dirigés contre elle par la philosophie du XVIII^e siècle ? Les bles-

sures seront graves peut-être, mais pour acquérir la gloire ne doit-elle pas, comme son divin fondateur, beaucoup souffrir ? *Nonne oportebat Christum pati et ita intrare in gloriam ?*

Cependant, ne craignez rien : le Vendredi-Saint eut un lendemain ; ce fut la Résurrection. Tandis que Voltaire mourait misérablement, selon certaine tradition, comme il avait vécu, dans l'ordure, et que, selon d'autres, Jean Jacques Rousseau s'éteignait mystérieusement

du Sacré-Cœur ; plus tard, cette image brillera sur le drapeau français dans les mains des volontaires de l'Ouest, des intrépides soldats de Charette et de Cathelineau, et sur la colline de Montmartre s'élèvera, dominant tout Paris, le monument du vœu national qui sera aussi celui de l'expiation. Les différentes routes de France se couvriront de pèlerins qui iront à Paray-le-Monial, là où Jésus a daigné montrer son cœur adorable, cent cinquante dé-



Guayaquil — Procession solennelle en l'honneur de N. D. Auxiliatrice.

à Ermenonville (Oise) — on a dit : par le suicide, — Marie Leczinska, enfant de cette Pologne qui ressemblait tant à la France, obtenait de l'assemblée du clergé et de tous les évêques qu'un culte public fût rendu au Sacré-Cœur de Jésus, avec messe et office propres ; le Dauphin, père de Louis XVI, avait fait élever à ses frais dans la chapelle de Versailles, un des premiers autels au Sacré-Cœur ; Clotilde de France s'en faisait, en Italie, l'apôtre infatigable, en attendant que le roi, dans sa prison, lui consacrat sa personne, sa famille et son royaume. Marie-Antoinette et Madame Elisabeth montèrent sur l'échafaud, en récitant cette consécration, la princesse de Lamballe portait sur sa poitrine, au moment où on promenait sa tête dans Paris, une image

putés lui voueront la France et ses provinces, et le grand pontife Léon XIII demandera une consécration solennelle de notre pays au Cœur sacré de Jésus.

Ah ! ils ont eu beau faire, Voltaire et Rousseau, les encyclopédistes et les naturalistes : ils ont eu beau « mentir, mentir toujours », railler, insulter, corrompre les esprits et les cœurs, travailler de toutes leurs forces à la ruine de l'individu, de la famille et de la société, le Cœur de Jésus était là, et....

« *Ce Roi-là, Jésus-Christ, éternellement vivant dans son Église, on ne le détrônera jamais.*

(A suivre).



Matto Grosso

La Tribu des Bororos.

(Étude de Dom Antoine Malan).

Nous avons reçu de Dom Malan, le vénéré Supérieur des Missions du Matto-Grosso, la première partie de l'étude qu'il consacre à la tribu des Bororos, et nous nous empressons de la présenter aux aimables lecteurs du *Bulletin*. Le zélé Missionnaire se propose de réunir dans un faisceau toutes les observations que pendant douze années d'expérience et de fatigues apostoliques, lui et d'autres confrères ont pu recueillir touchant l'histoire, la religion et les mœurs de cette tribu. Peut-être se trouvera-t-il dans cette étude des imperfections et des lacunes, mais nous pouvons assurer qu'elle est, à l'heure actuelle, ce qu'il y a de plus précis et de plus développé.

I.

SOMMAIRE : *Origines de la tribu — Ses premières traditions — Luites avec les Parecis — Premières rencontres avec les civilisés — Répressions — La Colonie « Thérèse Christine » sous la direction des Salésiens — Dispersion de la tribu — Nouvelles luites avec les civilisés — La tribu s'enfonce dans la forêt — Commencements d'évangélisation — Fondation de la Colonie du Sacré Cœur — Guerre avec les Cayapos — Divers épisodes.*

Origines de la tribu. — A une époque remontant très loin, un guerrier de la tribu *Tupy*, dont le nom était *Bororo*, réussit à s'échapper du sanglant combat que ceux de sa tribu avaient livré aux *Tymbiras* et il parvint après un voyage de vingt lunes aux régions du Matto Grosso où il s'établit avec sa femme et ses quatre fils *Itabori*, *Acorubo*, *Hibóri* et *Hirubo*.

Cette famille qui dans la suite devait fonder

la tribu des *Boróros-Coroados* campait sur les rives du fleuve *Cuyapà Grande*. *Bororo* ne perdit nullement courage en voyant combien ils étaient peu nombreux, car il avait confiance que de sa race sortirait une nouvelle génération mieux aguerrie. Et le bon vieux *Tupy* eut la consolation de caresser de ses mains tremblantes les enfants de ses enfants déjà chargés de nombreux lauriers gagnés sur divers champs de bataille.

Le gouvernement était naturellement patriarcal et ainsi *Itabori* succéda tout simplement à *Bororo* dans le commandement de la tribu qui déjà se développait à l'ombre délicieuse de la forêt.

Premières traditions. — Tant que la chasse fut abondante, les *Boróros* ne s'éloignèrent pas beaucoup du centre de leurs misérables habitations, et ils n'avaient pas à craindre par conséquent d'être vus par les terribles *Cayapos*. Mais lorsque les ressources vinrent à diminuer, il leur fut alors nécessaire de s'aventurer dans de longues excursions qui duraient plusieurs jours, et c'est dans une de ces chasses qu'ils se rencontrèrent avec les *Cayapos*. Ces derniers voulant se délivrer du voisinage d'une tribu qui prenait déjà de grandes proportions de nombre et de force, intimèrent aux *Boróros* l'ordre de s'éloigner; ceux-ci se retirèrent sans opposer aucune résistance et vinrent s'établir aux environs d'*Albuquerque*, occupés depuis longtemps par les *Parecis*. Ils en furent bientôt expulsés par cette peuplade. C'est alors qu'ils descendirent presque sur les rives du fleuve *San Lorenzo*, bien décidés à succomber sous leurs tentes plutôt qu'à se résigner à une troisième émigration. Les tribus ennemies les laissèrent vivre en paix, soit qu'elles ignorassent les forces des *Boróros*, soit qu'elles regardassent comme peu importantes les terres qui longent le *San-Lorenzo*. Pendant cette période de tranquillité les *Boróros* se multiplièrent à un tel point que les terrains possédés ne furent plus suffisants, et il leur fallut songer à la conquête de nouvelles régions.

Mais ils n'étaient pas habitués au maniement des armes; les chefs de famille se réunirent pour résoudre la question, et il fut décidé que les plus anciens enseigneraient aux jeunes la lutte de corps, le tir, la course et la natation.

Leurs armes étaient les flèches et le bâton, mais comme ils comprenaient que ces armes étaient insuffisantes, ils supplièrent leur bari *Meruiro* de parler aux dieux *Bope*, *Mareba*, et *Tupá* et de leur demander de venir à leur aide dans leur profonde ignorance au sujet d'armes défensives et offensives.

Un jour que, raconte la légende, toute la tribu se trouvait réunie sous la présidence de *Meruiro*, les dieux *Bope* et *Tupá-dogue* descendirent de l'Orient, tenant dans leurs mains l'un une arme à feu, l'autre un arc avec trois flèches. *Tupá-dogue* établit une cible, disant aux indiens que

que des fêtes, demandèrent à *Meruiro* d'interroger les dieux sur ce point, et ils furent entièrement satisfaits de la réponse. C'est ainsi que ces mêmes dieux apparurent dans la suite aux descendants des premiers *Boróros* et leur enseignèrent les jeux et les divertissements qu'ils désiraient ; déjà *Meruiro* leur avait fait connaître les premiers éléments de la religion et les pratiques qu'ils devaient employer. De la sorte, la tribu était parfaitement constituée et se préparait à la conquête des terres du *Parecis*. Les anciens qui la commandaient avaient déjà pris le nom de *Caciques*.



Tandjore (Indes) — Bénédiction de la 1^{re} pierre de l'Établissement salésien.

s'ils parvenaient à atteindre le centre, ils gagneraient la carabine. Tous manquèrent le but, et à chaque coup de feu les uns tombaient à terre à demi-morts tandis que d'autres véritablement épouvantés prenaient leurs jambes à leur cou et s'enfuyaient au plus loin en poussant des cris horribles. Ils ne purent donc pas gagner la carabine.

C'est alors que le *bope* leur présenta l'arc et les flèches, et tous surent s'en servir à merveille. Plus tard un autre *Tupá-dogue* amena un civilisé vêtu comme un *Boróro*, et cet homme prenant l'arme à feu, ajusta et traversa le but de part en part. Au bruit de la carabine tous les indiens tombèrent la face contre terre. La question était désormais élucidée : les armes à feu étaient réservées aux civilisés et les sauvages gardaient pour eux les arcs et les flèches.

Les années se déroulaient et les *Boróros*, sentant bien qu'il leur manquait un culte extérieur pour manifester leurs croyances religieuses ainsi

Guerre avec les Parecis. — Sous le commandement des fils d'*Itubori* et d'*Acorubo*, les *Boróros* vinrent camper en face de la tribu des *Parecis*. Le lendemain de leur arrivée, les chefs rappelèrent à leurs guerriers les injures que leurs ancêtres avaient reçues des *Parecis* et des *Cayapos* ; ils leur dépeignirent sur le vif les actions de cet illustre défunt *Tupy* qui fonda la tribu et qu'ils devaient prendre pour modèle à cause du courage et de l'habileté qu'il avait déployé. Et les guerriers animés par cette harangue montrèrent tant d'enthousiasme qu'ils supplièrent leurs caciques d'engager au plus tôt la bataille.

La première rencontre. — Les deux peuplades ennemies apportèrent au combat une égale valeur, et de part et d'autre on eut à signaler des actes héroïques, nullement inférieurs à ceux des Romains dont nous entretenons l'histoire. Les *Boróros* dont le nombre était plus faible se distinguèrent par leur intrépidité et leur bravoure. Les fils d'*Itubori* et d'*Acorubo* tombèrent glo-

rieusement sur le champ de bataille, sans reculer d'un pas, et les *Caciques* surmontant leur cruelle douleur, appelèrent les enfants des vaillants morts et devant les cadavres de leurs pères leur firent jurer solennellement, de continuer la guerre à outrance. *Manóri* et *Mariduhiapo*, protégés par les dieux, échappèrent au trépas *Marébu* les avait sauvés pour qu'ils puissent gouverner la tribu sans qu'on s'aperçut pour ainsi dire des pertes faites dans ce combat.

La seconde bataille. — Quelque temps après, ces deux valeureux chefs *Manóri* et *Mariduhuapo* mouraient à leur tour, mais ils avaient eu le temps de rendre plus forte la tribu et ils avaient indiqué à leur guerriers un plan de bataille qui devait les conduire à la victoire, malgré les nombreuses forces des *Parecis*. Obéissant aux ordres que leur avaient donné leurs chefs mourants, les *Boróros* marchèrent avec courage contre l'ennemi, qui, incapable de soutenir leur choc impétueux, dut se retirer, mais le bon ordre régna dans cette retraite. Maîtres du campement, mais sans avoir eu la satisfaction de capturer un seul prisonnier, les assaillants, entraînés par les paroles et l'exemple du *Cacique Bacóroró* tentèrent d'arrêter les *Parecis* qui étaient parvenus à passer sur la rive droite du San-Lorenzo. *Bacóroró* se lança le premier dans les eaux du fleuve, accompagné de ses frères et suivi d'une poignée de courageux *Boróros*. Arrivé sur l'autre rive il se mit avec ardeur à la recherche des *Parecis*. Ceux-ci s'étaient éparpillés dans la forêt et on parvenait très difficilement à retrouver leurs traces. Malgré tout *Bacóroró* s'obstina avec sa petite troupe dans sa poursuite se lançant au plus profond de la forêt et s'éloignant de plus en plus du gros des *Boróros*, et il devint la proie des bêtes féroces.

La troisième et dernière bataille. — *Bacóroró* mort, ce furent ses fils et ses cousins qui lui succédèrent, Se dirigeant à marche forcée, ils rejoignirent l'arrière-garde de l'armée *Pareci* et une nouvelle et sanglante bataille se livra entre les deux peuplades. Les *Parecis* étaient nombreux ; ils entourèrent les *Boróros* qui s'efforçaient de les disperser. Ce fut en vain, car les *Parecis* encore une fois vainqueurs obligèrent leurs ennemis à s'enfuir et ils les poursuivirent jusqu'à la rive opposée du San-Lorenzo. Les deux partis eurent dans cette bataille de nombreux prisonniers et plusieurs chefs *Boróros* y perdirent la vie. Cette victoire des *Parecis* tristement gagnée mit fin à la guerre.

C'est à ces premiers temps qu'il faut peut-être placer la série de ces héros dont est si fière la tribu. Ces héros sont regardés comme des saints par les Indiens qui les divisent en deux catégories: les privilégiés et les non-privilégiés. Les

premiers sont pour eux les auteurs des jeux et des chants sacrés; les seconds sont les protecteurs des entreprises des Indiens.

Et comme il peut être utile à ceux qui s'intéressent aux origines des principales tribus américaines de connaître les noms des personnages mythologiques des *Boróros*, je me fais un devoir d'en donner la liste à peu près complète.

Ce sont : *Boróro*, *Bacóroró*, *Itubóri*, *Acórubo*, *Monóri*, *Mariduhiapo*, *Baiturorisco*, *Baturoricugago*, *Baraba*, *Baraba-Mareguedo*, *Jure*, *Quimagudo*, *Bodohugeba*, *Buricabio*, *Aere*, *Aeremigera*, *Tamigue*, *Cagaecagae*, *Payey*, *Remacugiague*, *Busigodo*, *Buregodo*, *Naburere*, *Garudori*, *Troári*, *Cuidóri*, *Kiegurere*, *Meri-ruto*, *Meri-buto*, *Ohó*, *Cugaro-Boróro*, *Cogue-Bacóroró*, *Atorna*, *Oroahira*, *Joadieu*, *Kigaio*, *Barubaru*, *Toi-Toi*, *Etario*, *Apumoio*, *Nagnóre*, *Panayore*, *Itariapo*, *Huaguméri*, *Atomoio*, *Hibayare*, *Jaruruco*, *Cuhugóre*, *Coguére*, *Maohaiaga* et *Marido-haiaga*.

Premières rencontres avec les civilisés. — Lorsque la province actuelle du Matto-Grosso commença à sentir les premiers bienfaits de la civilisation, la tribu *Boróro* jouissait, sous les descendants du fameux *Bacóroró* d'une paix parfaite et elle continuait à croître en nombre et en force.

Il n'y avait alors que la ville naissante de *Cuyabá* qui était le centre du commerce et de l'industrie, et les commencements étaient petits; la navigation fluviale n'existait pas encore et une seule voie encore bien défectueuse permettait de communiquer avec le Gouvernement. C'est le chemin qu'avait fait ouvrir par les soldats qui l'accompagnaient le Président, lorsqu'il vint de Rio Janeiro visiter cet État. De temps en temps les caravanes de marchands qui suivaient cette route, furent attaqués par les terribles *Boróros*. Il arriva même que plusieurs mois se passèrent sans qu'aucune correspondance put être échangée avec le Gouvernement, car les Indiens massacraient avec la plus grande barbarie le courrier près duquel on retrouvait souvent les lettres intactes.

Une fois qu'on fut parvenu à découvrir les traces de cette tribu qui errait par petits groupes à travers les forêts, égorgeant les imprudents voyageurs, on décida d'envoyer contre elle le 20^{ème} bataillon d'artillerie. Les *Boróros* se réunissant en une masse compacte s'élancèrent par trois fois, et avec un féroce acharnement contre les soldats, mais ils furent repoussés avec de nombreuses pertes. Les sauvages s'étant mieux exercés réapparurent bientôt, animés d'une nouvelle audace, et le major Antonio Duarte fut désigné pour marcher contre eux et les soumettre complètement.

Répression. Le major Duarte qui n'était alors

qu'enseigne pénétra à la tête d'une division de vaillants soldats dans les forêts méridionales où il espérait rencontrer les redoutables Boróros. Après quelques semaines de marche, il put en joindre un petit nombre auquel il fit de gracieux cadeaux. À ce groupe vinrent bientôt s'adjoindre d'autres satisfaits eux aussi de tout ce qu'ils demandèrent. Mais des traîtres lancèrent leurs flèches sur de malheureux soldats qui, croyant n'avoir rien à craindre admiraient en toute tranquillité l'incomparable beauté de cette région. C'est alors que l'épée sortit du fourreau et resplendit aux rayons du soleil, tandis que la carabine résonna lugubrement dans ces forêts. Il s'ensuivit des combats désespérés et l'infortunée race *Boróro* aurait été entièrement détruite si une jeune indienne ne l'avait sauvée. A la suite d'une rencontre où beaucoup d'indiens avaient été tués ou faits prisonniers, cette héroïne eut pitié de ses malheureux frères encore vivants ; elle sollicita du major Duarte l'autorisation d'aller les trouver pour les engager à conclure un traité de paix. Elle partit et revint au bout de trois jours avec les cinq cents indiens qui restaient encore au campement ; ceux-ci déposèrent aux pieds du vainqueur leurs armes (arcs, flèches, bâtons ferrés, lances, etc.) et furent conduits enchaînés à Cuyabá, où on leur assigna un emplacement qu'ils occupèrent dans la suite. En 1884, une partie de ces Indiens qui n'avaient reçu pour toute éducation et instruction que celle que peuvent donner des soldats, furent régénérés, dans les eaux du Baptême et présentés à la population de Cuyabá comme définitivement pacifiés !... Ce fut alors que le major Duarte s'écria : « La mission du glaive est terminée ; c'est au tour des ministres de l'Évangile de venir apporter dans ces forêts la lumière de la saine et sainte doctrine ! » On ne pouvait en effet plus rien attendre des Indiens avec le système répressif.

La Colonie « Thérèse Christine » dirigée par les Salésiens. — Son Excellence D. Emmanuel J. Murtinho dont le nom brillera éternellement dans l'histoire de cet État dont il était le Président, accédant aux instances de S. Gr. Mgr d'Amour, évêque de Cuyabá, demandait bientôt à Mgr Lasagna, d'inoubliable mémoire, d'envoyer à Cuyabá quelques missionnaires salésiens. Et en 1894, Mgr Lasagna lui-même et plusieurs fils de Dom Bosco arrivaient au Matto-Grosso où ils aborèrent la bannière sur laquelle se lisent ces simples devises : *Travail et prière* et *Da mihi animas, cætera tolle*. L'année suivante, nous assumions la charge de la civilisation de cette contrée et nous la continuions pendant près de trois ans. Dans ce court espace de 28

mois, la Colonie Thérèse Christine se développa rapidement et tout faisait espérer des fruits bien consolants.

Les incursions si redoutables avaient cessé et la tranquillité régnait parmi les populations avoisinantes ; les indiens adultes s'unissaient à nos confrères dans les travaux des champs ; les enfants, fréquentant les écoles des missionnaires, recevaient en même temps que l'instruction une éducation foncièrement chrétienne. On s'était également muni de quelques machines qui favorisaient le développement de l'agriculture et de l'industrie. Bref, la Colonie en était arrivée au point de pouvoir subvenir à l'entretien de plusieurs centaines de sauvages, ainsi que je le déclarai dans le rapport publié par le *Journal Officiel* de janvier 1898. La Croix protégeant la religion était parvenue à réaliser ce qu'il avait paru à l'épée impossible d'accomplir. Mais en 1898, alors que nous avions à peine commencé de récolter les premiers fruits de nos fatigues et de nos sueurs, il plut au Seigneur, peut-être pour éprouver notre constance, de nous envoyer une grande affliction. Le 3^{ème} Vice-Président, alors en exercice nous releva, par un simple écrit de la mission que nous avait confié non seulement généreusement et patriotiquement mais officiellement l'éminent Président Murtinho. Nous dûmes donc, non sans une profonde douleur, mais toujours confiants dans la divine Providence, abandonner à l'esprit des ténèbres ce terrain fertile qui nous offrait les plus belles espérances pour l'avenir.

Dieu toutefois, qui sait tirer le bien même du mal, montra aux Salésiens un plus large horizon en ouvrant à leur zèle un nouveau champ plus abondant que le précédent et pour le plus grand bien de ces mêmes indiens.

En lutte avec les civilisés. — Lorsque les Salésiens se furent retirés, la direction de la Colonie fut confiée d'abord au lieutenant Épiphané et ensuite à d'autres personnages qui ne réussirent pas à s'acquitter, comme il le fallait, de leur charge ; c'est qu'en effet ils ne connaissaient pas les secrets employés par le Missionnaire pour parvenir à civiliser les sauvages. Ceux-ci regagnèrent de nouveau leurs forêts, et reprenant bien vite leurs habitudes brutales, se rappelant les anciennes luttes soutenues par leurs pères contre les civilisés, ils s'apprêtèrent à rouvrir les hostilités, fermement résolus à plutôt mourir que de se soumettre.

Le souvenir douloureux des répressions de Duarte et des deux officiers qui l'avaient précédé, avait pu, pendant les longs mois vécus au contact des Missionnaires, s'effacer quelque peu de leur mémoire et disparaître de leur cœur, mais il se réveilla bien vite en eux plus vivace

et dès lors ils n'eurent qu'un désir, celui de se venger en faisant couler le sang des civilisés.

Les indiens de Cayaposinho commirent d'horribles délits, dévastant, incendiant plusieurs factoreries et tuant les habitants au moyen de flèches empoisonnées. Ils attaquèrent d'abord l'établissement du Capitaine Emmanuele Ignacio riche et généreux industriel qui vivait avec sa femme et ses sept enfants du fruit de son travail. Cet établissement prospère était situé à peu de distance d'une *aldea* (campement) d'indiens qui avaient toujours trouvé le meilleur accueil près du Capitaine.

Un certain soir, alors que le soleil disparaissait derrière les épais nuages qui couvraient le ciel, comme s'il eut voulu refuser d'assister à l'affreux spectacle qui se préparait, une troupe d'indiens, ceux-là même qui y avaient été si bien reçus, se présentèrent devant cette maison hospitalière. Feignant de vouloir manifester leur reconnaissance, les perfides sauvages offrirent au propriétaire quelques-uns de ces petits objets qu'ils savent fabriquer avec tant de goût, l'assurant qu'ils lui donneraient tout ce qu'ils possédaient, lorsqu'ils auraient eu chanté en son honneur leur fameux *Bacururú*. Et de fait ils entonnèrent leur chant, mais ils ne tardèrent pas à s'arrêter. Aussitôt eut lieu entre le *Cacique* et le maître de la factorerie un court dialogue qui se termina par ces paroles de l'indien :

— Pour mieux comprendre notre chant, allongez-vous dans votre hamac. — L'imprudent Capitaine obéit à cette invitation et la lamentation crierde reprit de plus belle. Mais sur un signe du cacique, le chant cesse, les indiens saisissent leurs massues et en un clin d'œil, cette bonne famille était massacrée. Seule une servante qui était sortie quelques instants auparavant de la maison, échappait au carnage. A son retour elle ne voit que trop l'horrible tragédie qui vient de s'accomplir ; elle aperçoit ruisselants de sang les cadavres de ses maîtres et de leurs enfants, mais vaillante, surmontant sa douleur, elle parle, agit et parvient à faire sortir les sauvages assassins. Elle se met alors en devoir d'ensevelir pieusement les dépouilles mortelles des malheureuses victimes, puis elle court porter aux plus proches voisins la nouvelle de l'affreux événement.

Les Indiens craignant une vengeance s'enfuirent le plus loin possible, mais venant à savoir que personne ne songeait à les punir de leurs crimes, ils revinrent à la factorerie qu'ils dé truèrent de fond en comble. Satisfaits de leur œuvre, ils s'empressèrent de s'unir à d'autres indiens qui connaissaient bien la générosité de M. Clarismondo dont la maison leur était tou-

jours ouverte, et ils se dirigèrent tous vers cette *hacienda*.

L'aimable M. Clarismondo avait déjà soupçonné quelque chose et tout en recevant ses hôtes de la manière la plus cordiale il ne perdait pas de sa vue sa bonne carabine. Quelques jours se passèrent sans que rien fit songer à ce qui se préparait. Cependant les indiens, en allant et en venant, manifestaient leur ressentiment en effrayant de leurs paroles et de leurs gestes les personnes qu'ils rencontraient, et les maltraitant même. Ils allèrent jusqu'à dévaster plusieurs plantations. Enfin, un soir ils présentèrent au seuil de la maison Clarismondo, et demandèrent différents objets au maître qui les leur donna aussitôt. Il leur indiqua également un rancho où ils auraient pu passer la nuit. Ils s'y installèrent, mais dès l'aube, les misérables se divisèrent en trois groupes et venaient entourer la factorerie. Sur un signe de leur cacique, et sous le prétexte qu'on leur avait refusé la *rapadura* ils tentaient de prendre d'assaut la maison et de massacrer tous ceux qui s'y trouvaient réunis. Par bonheur M. Clarismondo, un de ses frères et une jeune domestique étaient bien armés ; ils opposèrent une courageuse résistance et réussirent enfin à mettre en fuite les cruels sauvages. Dans cette lâche embuscade M. Clarismondo eut à déplorer la mort d'un de ses bien-aimés frères. Aussi, à peine le calme était-il revenu dans sa maison qu'il réunissait ses autres frères près de la tombe encore ouverte du malheureux défunt et prononçait ces paroles : « Nous vengerons d'une manière terrible la mort de notre frère innocent ! » Et tous prêtèrent le serment en croisant leurs armes au-dessus du cercueil.

Dès ce moment, Clarismondo, ses frères et d'autres civilisés qui s'étaient joints à eux, se mirent en campagne. Ils remontèrent l'Araguaya à la recherche des sauvages qui, dans leur frayeur, avaient déjà abandonné les fleuves *Cayaposinho* et *Bonito*. Quelques jours s'étaient à peine écoulés qu'un certain soir ils découvraient un indien qui sur sa pirogue se laissait traîner doucement par le courant du fleuve et ne s'apercevait nullement de l'embarcation qui le suivait. Abordant la rive, il s'achemina tranquillement vers l'*aldea* ou campement. Clarismondo le laissa s'avancer pendant quelque temps, puis ayant bien soin de ne pas le perdre de vue il le suivit pendant plus de six heures jusqu'au moment où il le vit entrer dans une cabane.

Il était environ dix heures du soir ; la lune brillait de tout son éclat. Clarismondo s'avança avec les siens, passa le reste de la nuit à deux cents mètres de l'*aldea* et vers quatre heures du

matin y pénétra à l'improviste. Ne se rendant pas compte de ce qui arrivait et éperdus, les Indiens abandonnent les cabanes sans prendre leurs armes et ils se réunissent dans le *Bayto* (cour) où ils deviennent la cible des civilisés. Un seul échappa à la fusillade, mais c'était pour tomber sous le fer d'une épée. Cette horrible exécution faite, la bande de Clarismondo continue son chemin.

Deux indiens qui revenaient de la pêche lui indiquent de la même manière et bien malgré eux, un autre campement qui comprenait 18 *ranchos*. Au matin suivant, l'attaque commence

là des faits qui font frémir mais qui en même temps font bien comprendre que le missionnaire est bien plus utile que n'importe quel civilisé au milieu de ces pauvres sauvages.

Les Indiens s'enfoncent au plus épais de la forêt. — La nouvelle de ces massacres se répandit un peu partout et eut pour conséquence la retraite des Boróros au plus profond des forêts. Ils n'avaient plus la moindre velléité de combattre. Cependant un cacique nommé *Manuel Rigado* plaça ses hommes le long de la ligne télégraphique qui indique en même temps la route allant de la Capitale de la Fédération à Cuyabá ;



Tandjore (Indes) — Bénédiction de la 1^{ère} pierre de l'Établissement salésien.

et les indiens tombent sous les décharges ininterrompues des carabines, sans qu'ils aient le temps de s'armer. Quelques-uns parviennent à s'échapper, mais poursuivis ils reviennent dans le *bayto*. Un vieux cacique essaye de donner un peu de courage à ses hommes ; il les exhorte à se défendre, mais au moment même où il lance une flèche, une balle le frappe et l'étend raide mort. De tous les indiens vivants dans ce campement il ne survécut personne.

Clarismondo n'était pas encore satisfait ; sa vengeance n'était pas complète ; il repart donc avec les siens, il suit les bords du tumultueux *Araguayá* et parvenu au *Garça* il remonte en canot le courant du fleuve. Il aperçoit un groupe d'une soixantaine d'indiens qu'il salue de salves meurtrières ; c'est à peine si dix échappent à la terrible fusillade. Cette fois c'en était assez ; la poursuite cesse et Clarismondo vient établir sa résidence à trois lieues de *Registro*. Ce sont

son but était de surprendre les civilisés qui passaient sur ce chemin. Personne n'osait plus se hasarder à faire ce voyage, tant était grande la crainte qu'inspiraient ces sauvages. Il y avait aussi à redouter la destruction de la ligne télégraphique. C'est à ce moment que le Chef du District, le Docteur Ramalho, au nom du Ministère, et pour le bien et la tranquillité des nombreuses populations sans cesse exposées aux représailles des indiens, vint demander notre intervention et nous pria de nous adonner à l'œuvre éminemment humanitaire et indispensable de la civilisation de ces malheureux sauvages. Pour nous, profondément touchés des émouvantes paroles du Docteur Ramalho et plus encore de la misère morale dans laquelle se trouvaient ces pauvres gens, nous partîmes au mois d'août 1901 dans la direction des forêts de l'est du Matto-Grosso, vaste région habitée dans sa plus grande partie par les Boróros. Nous nous

y rendions pour étudier le terrain et y choisir un emplacement où nous fonderions un centre colonial ; vers la même époque un autre groupe visitait les campagnes et les fleuves du Sud-est pour tâcher de connaître les sauvages qui y résident et se mettre en relations avec eux.

En 1902, les Missionnaires de D. Bosco s'établirent entre les Coroados et les Cayapos, ces deux peuplades qu'une haine aveugle et cruelle avait si longtemps divisés. Dans la solitude de ces contrées, les apôtres de l'Évangile prièrent le Seigneur d'arrêter l'extermination de ces pauvres races, si ardemment souhaitée par les civilisés, et leurs supplications furent exaucées. Au mois d'avril de la même année, les Missionnaires eurent encore de grandes craintes ; les hordes sauvages s'étaient mises en mouvement et s'avançaient vers les civilisés. Mais après quelques jours de fortes angoisses les nuages menaçants disparurent et les fils de D. Bosco eurent l'ineffable consolation de voir un nombre assez considérable de ces malheureux enfants des forêts s'approcher d'eux et leur demander asile et protection. Désormais la paix était faite et bien faite.

Fondation de la Colonie du S. Cœur. — Une fois l'amitié établie entre les Coroados et les Cayapós, un campement Boróro s'installa auprès d'eux, longeant la rive droite du Rio das Mortes. Ce furent ces Boróros qui s'approchèrent les premiers des Missionnaires et dans la suite se firent les messagers de paix près des indiens des autres campements. Quelques-uns d'entre eux avaient promis de rester avec les missionnaires, mais cela n'arriva qu'au mois de juin 1902, après huit longs mois de visites, de pourparlers et d'enquêtes. C'est ainsi que peu à peu se fonda et s'organisa la Colonie du Sacré Cœur, aujourd'hui en pleine prospérité. Vers cette époque les Cayapos attaquèrent les Boróros, voulant se venger d'un vol d'*ururu* commis par ces derniers deux ou trois ans auparavant, mais ils furent repoussés, perdant trois des leurs et emportant un certain nombre de blessés, tandis que trois Boróros seulement recevaient quelques blessures. A partir de ce moment jusqu'à la date actuelle (24 mai 1906) aucune voix de discorde ne s'est faite entendre entre ces deux peuplades. Plaise au Seigneur que cette période de paix continue jusqu'à la complète rédemption de nos chers frères les indiens !

Conclusion. — Je termine ici la première partie de mon travail. Jusqu'à présent les Boróros nous ont toujours apparu passionnés pour la liberté et l'indépendance. Ils furent plusieurs fois vaincus mais jamais domptés. Adonnés au libertinage, ils ne se plièrent devant les civilisés que par intérêt ou par la force. Tenaces dans

leurs idées et dans leurs habitudes, inébranlables dans leurs résolutions et fermement résolus à tous les sacrifices pour leur défense personnelle, ils aiment la vie avec toutes ses délices. Cependant l'expérience nous a fait connaître qu'ils sont susceptibles d'améliorations dans leurs mœurs, et qu'ils ont l'esprit ingénieux et porté vers l'industrie.

Comme elle est toujours admirable la puissance transformatrice de la religion de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui dès le commencement fonde et étend son règne de sublimes vertus, d'égalité et de paix au milieu d'un empire corrompu lequel offrait ses adorations à des faux-dieux et comptait plus d'esclaves que d'hommes libres. Cette religion du Christ triomphe également de la tribu des Boróros et de toutes les autres peuplades sauvages qui sont répandues dans les forêts et entourent nos chers Indiens.

(A suivre).

Indes Anglaises

La pose de la première pierre de l'Établissement Salésien de Tandjore.

(Lettre de D. Georges Tomatis)

Tandjore, 12 décembre 1906.

Très Vénéré Supérieur D. Rua,

J'ai le bonheur de vous annoncer que Samedi dernier, 8 décembre et en la solennité de l'Immaculée-Conception, il a été procédé à la bénédiction et à la pose de la première pierre de l'établissement que l'on veut construire ici pour l'Œuvre salésienne.

La cérémonie fut des plus intéressantes. Aussitôt après la célébration du saint Sacrifice, tout le peuple suivi du clergé se rendit processionnellement, au chant de l'*Ave Maris Stella*, à l'endroit qui a été choisi pour la future construction. Là, le vénéré Curé, D. S. Coelho, bénit solennellement la première pierre et un des parrains donna aussitôt après lecture du procès-verbal suivant :

« L'an 1906, le 8 décembre, en la fête de l'Immaculée Conception, Pie X gouvernant la sainte Église, S. Gr. Mgr Theotono Emmanuele Ribeiro de Castro administrant le diocèse de Meliapoor, D. Michel Rua étant Supérieur Majeur de la Pieuse Société salésienne, le Révérend D. S. Coelho, curé de Tandjore, assisté de son vicaire, D. P. Zuzarte, a béni la première pierre de cette

maison destinée aux Salésiens de Dom Bosco, venus cette année même à Tadjore pour y fonder dans les Indes leur premier établissement.

« Étaient présents D. Georges Tomatis, directeur des Salésiens à Tadjore et ses confrères; le Révérend D. B. Deltour, missionnaire apostolique, curé de Tirunadi et le Révérend D. Laplace, curé de Ayyampet.

« Furent parrains M. Colundasami Pillar, Secrétaire Municipal et M. Arokiasami Pillai Chattram Tahsildar.

« Assistaient également à la cérémonie plusieurs Coopérateurs salésiens et une grande foule de peuple... »

Ce procès-verbal fut scellé dans la pierre avec plusieurs images et médailles de Notre Dame Auxiliatrice et quelques objets ayant appartenu à Dom Bosco.

La pierre étant en place, le Révérend D. Deltour prit la parole en *tamul*. Il entretint les auditeurs des humbles débuts de l'Œuvre salésienne dans l'église de S. François d'Assise à Turin en 1841, au jour même de l'Immaculée Conception, montra ensuite la diffusion providentielle de cette œuvre et termina en émettant le vœu que la première maison salésienne dans l'Inde puisse avoir la vie et le développement de toutes les autres fondations salésiennes, afin que des centaines et des centaines de pauvres orphelins indiens y trouvent un asile assuré sous le manteau de Marie Auxiliatrice. Le chant du *Laudate Dominum* termina la cérémonie.

Cette belle journée qui avait commencé par l'assistance à la sainte Messe aux pieds de la Très-Sainte Vierge et par la bénédiction de la première pierre, se passa toute entière dans la joie la plus sainte, et le soir, les jeunes enfants offraient à leurs bienfaiteurs et aux Coopérateurs une petite représentation parfaitement réussie.

Dans ce but on avait transformé en salle de théâtre, l'appartement qui sert d'école et d'orphelinat. Hélas ! il était bien trop petit, et bien des spectateurs durent rester dehors.

Au lever du rideau apparut un beau transparent, ouvrage de notre jeune et cher abbé Balestra, et sur ce transparent entre des fleurs et des guirlandes de verdure d'un très bel effet, la Vierge Auxiliatrice. A cette vue, ce fut de toutes parts dans la salle une exclamation d'étonnement et aussi d'admiration, et bientôt

succédèrent les plus vifs applaudissements. C'était la première fois que Marie Auxiliatrice, portant d'une main le divin-Enfant Jésus et de l'autre le sceptre de sa tendre puissance, apparaissait publiquement aux yeux de tant d'indiens, mais dès ce moment elle sut gagner leurs cœurs, car ces bons chrétiens ne se lassaient pas de contempler avec la plus grande dévotion la douce image.

C'est devant ce touchant tableau que défilèrent tour à tour nos petits orphelins, puis les élèves externes et enfin quelques-uns de nos chers Coopérateurs, apportant à la Madone l'hommage de leur amour dans des compositions variées ou des cantiques en langues anglaise et *tamul*.

Enfin eut lieu la représentation du drame en trois actes : *Saint Gaudens*, traduit du français en *tamul*. Les acteurs étaient nos petits orphelins qui surent parfaitement tenir leurs rôles et recueillirent de fréquents applaudissements ; j'ai même vu beaucoup de spectateurs essuyer furtivement quelques larmes d'émotion.

A l'issue de la séance, le vénéré curé ne voulut pas quitter la salle sans manifester publiquement sa satisfaction et exhorter ses paroissiens à imiter Saint Gaudens, c'est à dire, à être comme lui fermes et persévérants dans la foi, au milieu de tant d'idolâtres qui les entouraient. L'assistance se mit alors à genoux pour réciter devant l'image de Marie Auxiliatrice la prière du soir, et l'on se sépara en se communiquant les douces impressions ressenties en cette belle fête.

Le lendemain dimanche, eut lieu le tournoi de catéchisme entre les internes et les externes; ce fut un de nos orphelins qui fut le triomphateur et reçut pour prix de sa victoire, des mains du bon Pasteur, une splendide couronne de fleurs.

Je termine cette courte relation en vous offrant bien cher Père, à vous et à nos aimés Supérieurs, nos meilleurs souhaits de bonne et sainte année.

Veillez, s'il vous plaît, prier pour nous et en particulier pour celui qui a l'honneur de se dire

Votre fils tout dévoué *in corde Jesu*

D. G. TOMATIS
missionnaire salésien.



GRÂCES ET FAVEURS

obtenues par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice

QUI ne connaît ce qui arriva à saint François de Sales? À l'âge de dix-sept ans, ce serviteur de Dieu fut attaqué d'une tentation de désespoir si affreuse qu'il en perdit la paix de l'âme et la santé du corps. Il se croyait réprouvé de Dieu et condamné sans retour aux peines de l'enfer. Dieu lui retira en même temps toutes les lumières intérieures et le soumit à l'épreuve des plus grandes aridités et sécheresses dans la prière; en sorte que pendant de longs jours il vécut dans le trouble et l'agitation, poursuivi par des pensées de découragement et de désespoir. Au milieu de cette tourmente horrible, saint François, accablé de tristesse, entra dans une église et alla s'agenouiller près d'un autel de Marie. Il récite le *Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie*, avec une ferveur extraordinaire et renouvelle son vœu de chasteté, puis il ajoute cette invocation pressante à la sainte Vierge: O ma Souveraine! soyez mon avocate auprès de votre Fils auquel je n'ose recourir; si je dois être assez malheureux en l'autre monde pour ne pas aimer mon Seigneur, obtenez-moi de l'aimer au moins ici-bas, de tout mon cœur. Marie exauça si promptement sa prière que notre saint sortit de l'église parfaitement consolé. Sa paix rentra dans son âme et avec elle, la joie et le bonheur. Souvenez-vous que Marie est toujours bonne et également puissante pour ceux qui, dans quelque malheur que ce soit, tournent leurs regards vers Elle, et savent mériter sa protection.

*
**

Je n'avais plus comme proches parents que deux sœurs. L'une d'elles est morte le onze décembre. Au même moment l'on m'écrivait de province que l'autre était tombée très dangereusement malade, qu'elle était administrée et qu'il n'y avait pas d'espoir vu son âge avancé et la gravité de son état. Dans ma douleur je me suis immédiatement tourné vers Notre Dame Auxiliatrice. J'ai commencé une neuvaine en lui promettant, si elle voulait bien entendre ma prière et m'obtenir la guérison de ma chère sœur, cinq messes d'actions de grâces en son honneur et cinq francs pour les œuvres de Dom Bosco. La Très Sainte Vierge a daigné répondre à mon humble requête: ma sœur est revenue d'une manière miraculeuse,

on peut le dire, à sa santé première, après être descendue jusqu'aux portes de la mort. En conséquence aux dix francs que je vous envoie chaque année comme coopérateur, j'ajoute les cinq francs promis pour la grande faveur obtenue par l'intercession de Marie Auxiliatrice.

Paris, 10 janvier 1907.

Abbé J. J.

*
**

Mon petit bébé, âgé de deux mois, était atteint d'une bronchite de la dernière gravité et le médecin n'osait plus donner d'espoir. Une personne me remit des reliques du Vénérable Père de la Colombière, en me conseillant de l'invoquer. Bien volontiers, répondis-je, mais je veux surtout invoquer Marie

Auxiliatrice, dont il portera, si la guérison lui est accordée, les couleurs jusqu'à sept ans. Deux heures plus tard la fièvre diminuait d'intensité, les remèdes jusqu'alors inefficaces agissaient d'une manière merveilleuse et le surlendemain l'enfant entra en convalescence. Cette guérison a vraiment été, je ne crains pas de le dire, miraculeuse, et l'enfant qui a aujourd'hui un an jouit d'une très belle santé. Merci donc à Notre Dame Auxiliatrice!

Somme, janvier 1907.

M. B.

*
**

Ci-joint la somme de deux francs en reconnaissance de grâces obtenues après avoir invoqué Notre Dame Auxiliatrice.

Paris, janvier 1907.

*
**

Je m'empresse de vous envoyer cinq francs que j'avais promis à Notre Dame Auxiliatrice et à Saint Antoine, si j'obtenais de louer un immeuble qui était depuis longtemps inoccupé. Comme j'ai été exaucée, je vous envoie ma modeste offrande que je vous serais reconnaissante de vouloir bien publier dans le *Bulletin*, car j'avais mis cette condition à ma demande.

X, janvier 1907.

A. R., Enfant de Marie.

*
**

J'avais promis cinq francs pour l'œuvre de Notre Dame Auxiliatrice si je réussissais à un concours. Ayant eu pleine satisfaction, je viens m'acquitter de ma dette et remercier mille fois cette bonne Mère de sa puissante protection.

Toulouse, 19 décembre 1906

J. L.

*
**

Je vous envoie la somme de cinq francs en reconnaissance d'une grâce obtenue. Un père de famille était gravement malade; nous désespérions de le sauver. Nous nous sommes alors adressés à Notre Dame Auxiliatrice: à partir de ce moment la situation du cher malade est devenue meilleure et aujourd'hui il est complètement guéri. Merci à la Vierge

Auxiliatrice qui a rendu leur père à cinq enfants.

Ailleux, 3 janvier 1907.

S. D., Coopératrice salésienne.

*
**

Profonde reconnaissance à Notre Dame Auxiliatrice pour une faveur obtenue. Merci à cette bonne Mère.

Alicante, 5 janvier 1907.

A. P.

*
**

Je vous fais parvenir la somme de dix francs comme témoignage de ma reconnaissance à Marie Auxiliatrice pour une sensible amélioration dans l'état de santé de ma sœur.

Lyon, janvier 1907.

M. A.

*
**

Un petit commerçant de Tunis me prie de vous remettre la somme de cinq francs pour remercier Notre Dame Auxiliatrice d'une grâce qu'il a obtenue par son intercession. Il demande que cette bonne Mère veuille bien lui accorder sa puissante protection et il lui promet d'envoyer à son Sanctuaire de Turin et aux orphelins de Dom Bosco une part des intérêts qu'il recueille dans ses affaires.

Soyez assez bon pour insérer dans le *Bulletin salésien* l'expression de reconnaissance de cette personne à Notre Dame Auxiliatrice.

Marseille, 12 janvier 1907.

L. P.

*
**

Au mois de décembre dernier, vous me faisiez écrire, Monsieur le Directeur, que vos orphelins allaient prier Notre Dame Auxiliatrice, afin de m'obtenir une grande grâce spirituelle que je sollicitais depuis fort longtemps.

Dieu soit béni, et merci à vous et à ces chers enfants. J'ai été complètement exaucée. Je compte encore sur vos prières et les leurs pour rendre grâces à cette bonne Mère.

Nîmes, 23 janvier 1907.

J. R.

*
**

Un Coopérateur dévoué aux œuvres salésiennes déclare avoir été l'objet d'une pro-

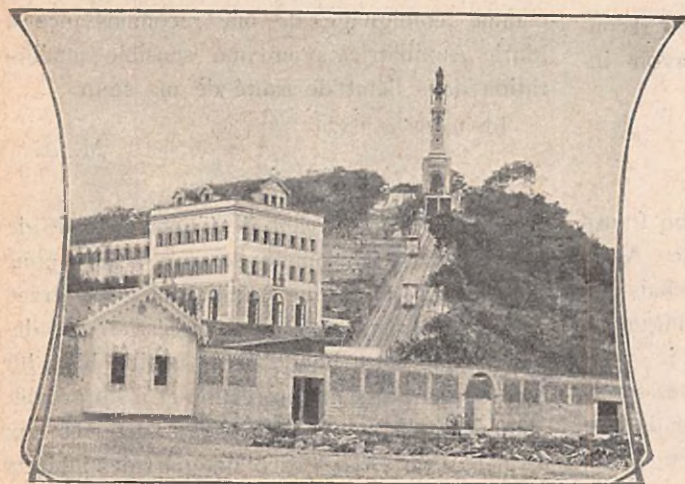
tection toute spéciale de Notre Dame Auxiliatrice. Il s'empresse d'envoyer cinq francs en actions de grâces pour la réussite d'une affaire très importante qu'il avait en vue et pour laquelle il avait imploré le secours de la Reine du Ciel et les prières des orphelins de Dom Bosco.

Aoste, 19 janvier 1907.

X.

*
**

Notre Dame Auxiliatrice pour laquelle j'ai la plus grande dévotion m'a accordé les fa-



Niteroy (Brésil) — Funiculaire transportant au Monument de N. D. Auxiliatrice.

veurs que je lui demandais. Je viens aujourd'hui témoigner toute ma reconnaissance à cette bonne Mère qui exauce toujours ceux qui la prient avec confiance et je vous prie de le faire enregistrer dans le *Bulletin salésien*, heureuse si je pouvais ainsi propager de plus en plus la dévotion envers la Madone de Dom Bosco.

Je vous envoie ci-joint ma bien modeste offrande pour son Sanctuaire en vous demandant vos prières et celles de vos enfants pour la conversion d'une personne qui m'est très chère et pour toute ma famille.

Lille, 21 janvier 1907.

V^e A. M.

..

Ma mère ayant été gravement malade, j'ai demandé sa guérison à Notre Dame Auxilia-

trice, promettant, si j'obtenais cette grâce, de la faire inscrire au *Bulletin Salésien*.

La Sainte Vierge m'a exaucée; je remplis ma promesse et je vous envoie cinq francs pour deux messes. C'est tout ce que me permet ma petite bourse de domestique.

Nice, 7 février 1907.

C. F.

*
**

Je suis heureuse de vous envoyer la somme de 15 fr. en offrande à N. D. Auxiliatrice. Très souffrante l'année dernière, je me suis recommandée à cette bonne Mère et elle m'a soulagée. Cette année, ma mère étant gravement malade, j'ai eu de nouveau recours à N. D. Auxiliatrice et elle l'a guérie. Je viens donc aujourd'hui témoigner de ma faible reconnaissance et m'acquitter de ma dette envers Marie, en vous priant de publier ces quelques lignes dans votre *Bulletin* mensuel.

Nice, 5 février 1907.

P. A.

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à Marie Auxiliatrice, honorée dans le Sanctuaire du Valdocco à Turin, de la reconnaissance pour des grâces et des faveurs obtenues par son entremise à la suite de prières, aumônes, sacrifice de la Messe, etc.

Domène: H. C., 10 fr. en reconnaissance pour le succès d'un examen.

Aulos: S. Z., 5 fr. pour une grâce obtenue.

Cartigny: A. B., 2 fr. pour une grâce obtenue.

Villefranche sur Saône: M. L. D., 5 fr. en exécution d'une promesse à Notre Dame Auxiliatrice.

X.: E. B., 50 timbres-poste, en reconnaissance d'une grâce reçue.

Signayas (Aoste): E. J., 5 fr. pour une grâce reçue.

Louvain: F. S., 3 fr. Demandes de prières pour obtenir une faveur.

La Haye: H. B., 5 fr. en reconnaissance pour une grâce reçue.

Aspiran: A. R., 5 fr. pour remercier Notre Dame Auxiliatrice d'une grâce obtenue.

Chambave: M. J.: 3 fr. pour grâce reçue.

CHRONIQUE SALÉSIENNE

TOURNAI (Belgique) : Voici en quels termes le vénéré Directeur de l'Orphelinat salésien S. Charles présentait dans l'*Orphelin reconnaissant*, à l'occasion de la nouvelle année; ses souhaits et ceux de ses enfants.

Heureuse et sainte année.

Deo gratias.

Au déclin d'une année durant laquelle une pluie incessante de bénédictions a fécondé nos œuvres, il est juste que l'Orphelin chante, à qui de droit, sa reconnaissance.

A Dieu d'abord; car il est l'auteur de tout bien.

Il nous a prêté la vie, la santé, la grâce, et nos efforts, nos travaux, il les a bénis après les avoir lui-même suscités.

Dans un livre où il a résumé ses enseignements à la jeunesse, Dom Bosco, impuissant à décrire les bienfaits dont la Providence inondait son œuvre, fit appel au talent d'un artiste, et la *Jeunesse instruite* s'embellit d'une gravure éloquentement persuasive. Sur des nuages effleurant le dôme d'une maison salésienne, plane la céleste famille. L'intendant du Roi des cieux ne cesse de faire pleuvoir des corbeilles de roses sur les fils de Dom Bosco; et pour assurer la continuité de cette ondée bienfaisante, S. Joseph a soin de retenir près de son Cœur, l'Océan de grâces, Jésus. La Vierge, les mains jointes, contemple radieuse ce spectacle, et de son regard semble approuver le stratagème. Jésus d'ailleurs ne se fait pas prier, et ses deux bras ne se lassent pas de tendre à S. Joseph les paniers de fleurs, que les anges lui apportent des quatre coins du ciel. On dirait qu'il n'y a de S^t Joseph, de S^{te} Vierge, de bon Jésus que pour les fils de Dom Bosco.

Et pourtant comme ce tableau exprime bien la vérité!

Venez et voyez vous-même la transformation journalière de ce petit monde rassemblé à l'Orphelinat de partout. Avec le reste, il manquait à la plupart de ces enfants, une éducation chrétienne. Quelques uns même, gagnés tout jeunes par le mauvais exemple, se méfiaient des robes noires des calotins et refusaient catégoriquement de croire aux sornettes des curés. « Qu'est-ce que le bon Dieu? demandai-je un jour à l'un de ces petits garnements que 1905 nous apportait. — Je n'en sais rien, me fut-il répondu, et je ne veux pas le savoir. — Allons, mon ami, tu sais bien que ta mère désire que tu apprennes le catéchisme, afin que tu puisses faire une bonne première Communion. — Moi, du catéchisme, jamais de la vie; — vous ne voudriez pas tout de même. — Oh! pas beaucoup, une ligne seulement pour aujourd'hui. — Jamais, pas même une ligne, punissez-moi si vous le voulez. — Pareille insolence dans la bouche d'un enfant qui ne comptait pas

10 années me bouleversa; un instant je restai interdit, et je pensai à la responsabilité des hommes qui veulent arracher l'enfance à l'enseignement religieux. Ce soir-là je crus inutile d'insister davantage auprès de mon petit bonhomme; je passai la main sur sa tête en lui disant: Mon cher, quand tu as quelque chose là dedans, tu as l'air de bien le vouloir; j'aime ça, vois-tu, ça me rappelle les têtes de Bretons. Il haussa les épaules et décampa. Six mois plus tard, le petit incrédule comptait parmi les premiers au concours de catéchisme; il a fait sa première communion avec une piété touchante et depuis il en fait bien d'autres aussi pieusement. Quand parfois je lui parle de notre première entrevue, il se contente de me dire: « Comme j'étais stupide de ce temps-là », et il s'en retourne au jeu. Les 200 autres ont chacun leur histoire qui ne diffère pas beaucoup de celle que je viens de raconter. Certes il y en a de plus belles; il y en a aussi de plus tristes. Eh bien! tous ces enfants ont changé; ils se transforment dans le bon sens; sur tous les fronts rayonne la paix des amis de Dieu. Oui, vraiment, Jésus, Marie et Joseph ont dû et doivent encore travailler pour aboutir à des résultats si heureux. N'est-ce pas que l'artiste de Dom Bosco avait raison?...

Pour remplacer le vaillant M. Ducarin si subitement ravi à notre affection fraternelle, le Seigneur nous a envoyé deux nouveaux prêtres jeunes et ardents comme lui; et parmi nos latinistes qui ont fini leurs humanités, il s'est plus à choisir quatre futurs prêtres; ils ont déjà revêtu sa sainte livrée et ils s'exercent actuellement au noviciat de la vie salésienne.

Pour tous ces bienfaits, grâces soient rendues à Dieu. *Deo gratias.*

* * *

L'Orphelin manquerait à son devoir si, après avoir remercié Dieu, il oubliait de remercier les Bienfaiteurs, les Bienfaitrices qui ont coopéré au perfectionnement de notre œuvre. . . .

L'œuvre du pain quotidien est encore à ses débuts, mais les résultats acquis promettent de bien augurer de l'avenir. En adressant l'expression de notre vive gratitude aux personnes qui nous ont aidées de leurs aumônes, nous entendons également remercier toutes celles qui nous ont encouragé de leur affectueuse sympathie, ou qui nous ont secouru par leurs prières.

A tous, nous souhaitons une année sainte et heureuse. Les jours de 1907 vont défiler rapides comme les autres; l'important, c'est d'en profiter pour amasser des trésors que la rouille ne mangera point. Avec ces richesses perpétuelles nous vous souhaitons tout ce que vous pouvez souhaiter vous-mêmes pour votre bonheur ici-bas.

Les Pères Salésiens et leurs enfants continueront de prier à vos intentions.

VERVIERS (Belgique). — Œuvre des Jeunes Ouvriers.

Nous sommes heureux de souhaiter la bienvenue à l'aimable et jeune *Vétérans*, organe trimestriel de la Société des Jeunes Ouvriers de Verviers qui se présente ainsi aux lecteurs :

« En décembre 1891, à l'approche du dixième anniversaire du Cercle des Vétérans, parut un modeste *Bulletin* trimestriel, destiné surtout à rendre compte des excursions des membres. Après quelque temps, la petite feuille devint mensuelle et continua à paraître jusqu'à fin Décembre



Nictheroy (Brésil) — Groupe de personnages assistant à la bénédiction du funiculaire.

1893 ; elle s'évanouit alors sans bruit, comme elle était née ; elle laissa toutefois un bon souvenir qui ne s'est jamais éteint entièrement, et de temps à autre, un regret se ravive sous cette interrogation, de même qu'une légère étincelle brille sur des cendres que ranime le vent :

— Pourquoi l'a-t-on laissé mourir ?

« Mon Dieu, elle a passé de vie à trépas, parce que les auteurs de cette œuvre de jeunesse ont trouvé, en avançant dans la vie, bien d'autres préoccupations, bien d'autres soucis, et ont fini par oublier d'alimenter régulièrement leur pauvre petit enfant. Leurs successeurs, qui entreprennent aujourd'hui de le faire revivre, remplissent une promesse déjà ancienne de rendre un organe à notre Cercle le jour où celui-ci aurait doublé son effectif ; ils comptent qu'en s'adressant à 200 abonnés ils répondront mieux à un besoin réel et que d'un même coup il y aura plus de chances de trouver parmi eux des collaborateurs.

« Voici donc le ressuscité, qui reparait dans un moment propice, aux alentours de la fête de Pâques quand la joie est au ciel et que sur la terre les bourgeons poussent, les violettes répandent leur douce senteur, les oiseaux gazouillent, et le clair rayon de

soleil chasse les dernières brumes d'un long et morose hiver.

« Comme un messager du Rédempteur, il vous apporte la paix dans vos familles, la joie dans vos cœurs, l'espérance dans l'avenir, parce que tous, en remplissant le devoir pascal, vous vous êtes attiré les bonnes grâces de Dieu, vous vous êtes mis sous l'égide de sa Providence et vous avez en partage la jouissance la plus grande de ce monde, celle de goûter la satisfaction d'une bonne conscience.

Alleluia, Alleluia !

La Rédaction.

Nous prévenons en toute loyauté notre cher confrère *Le Vétérans* que nous le traiterons en pays conquis et que nous prendrons notre bien où nous le trouverons, ayant à cœur de lui prêter notre publicité pour porter plus loin les échos de la Société des Jeunes Ouvriers. Nous nous empressons dès aujourd'hui de reproduire cet intéressant article paru dans le deuxième numéro en nous excusant de le publier si tardivement. L'article est intitulé : *Aux Salésiens*.

« Le jeudi 24 mai, jour de l'Ascension, notre petit Oratoire de Dom Bosco était en liesse, à l'occasion de la fête de sa patronne Notre Dame Auxiliatrice. Après la messe de communion à 7 h., et la grand-messe à 10 h. avec exécution musicale par le *Cercle des Vétérans*, une assemblée générale a été tenue dans la grande salle.

« M. Pierre Limbourg, président des *Jeunes Ouvriers*, a fait un rapport sur la marche de toutes les sections pendant l'exercice écoulé.

Il a fait remarquer qu'il y a six ans, jour par jour, avec la coïncidence de la tête de l'Ascension, que les Pères Salésiens sont venus s'installer à Verviers à la demande du Comité, pour prendre la direction des multiples œuvres qu'abrite la maison. Or, tous ces organismes n'ont cessé de fonctionner et de progresser, sous la dévouée et paternelle impulsion des nouveaux administrateurs.

Certains rouages avaient été laissés en repos, afin de mieux assurer la marche de l'ensemble, mais ils sont successivement remis en activité et concourent à la prospérité générale. Ainsi, l'an dernier, c'est la *Section de gymnastique*, qui avait été réorganisée par son habile chef, M. J. Hougrand, et ses lieutenants, MM. J. Demoulin et J. Schmidt ; elle s'est développée et peut aligner soixante champions bien dressés et bien disciplinés. (Bravos).

Cette année, c'est la *Section d'harmonie* qui a reconstitué son effectif de 30 instrumentistes, tous amateurs faisant partie des *Vétérans*, et ne poursuivant pas un but lucratif, mais s'occupant de musique pour leur propre agrément et pour rehausser les fêtes de notre société. M. A. Voos, qui nous est attaché depuis plus de trente ans, dirige avec un généreux désintéressement ce corps d'élite. (Bravos).

« Mais l'innovation principale du dernier exercice a été la création de notre *Cercle d'études religieuses et sociales*, qui, répondant à un besoin de l'heure présente, a obtenu, dès le début, un plein succès. Certaines personnes, soit par ignorance, soit par malveillance, s'en vont répétant que dans les Sociétés ouvrières catholiques on n'ose pas aborder de front les discussions palpitantes d'intérêt ; les questions qui ont été débattues librement à notre Cercle d'études et dont la presse a rendu compte, forment une réponse péremptoire à cette accusation. Aussi bien, tout le passé même de nos œuvres de jeunesse prouve que nos efforts ont toujours tendu à éclairer les fils d'ouvriers sur leur situation et à les stimuler à ne négliger aucun moyen pour l'améliorer. N'est-ce rien que de continuer leur éducation au moment où ils quittent les bancs de l'école et de leur apprendre à se servir des armes de l'instruction, de la prévoyance et de la moralité, afin de vaincre dans la lutte toujours plus terrible pour l'existence ? (Salve d'applaudissements).

Pour comprendre quels hommes complets, quels citoyens d'élite, quels pères de famille modèles forment nos Patronages, il suffit de considérer nos membres du *Cercles des Vétérans*. C'est avec bonheur et fierté que nous voyons cette Association se développer sans cesse, avec le concours des Pères Salésiens ; depuis leur arrivée, le nombre de nos Vétérans a doublé et nous espérons bien ne pas nous arrêter en chemin, ni dans cette marche ascendante. Dimanche prochain, le Cercle fera bénir son drapeau derrière lequel marcheront fiers et vaillants tous nos fidèles escortés de leurs petits amis et de leurs fils, « les Jeunes Ouvriers ».

« Cette splendide bannière, pour la confection de laquelle notre cher Directeur, M. l'abbé Cosson, a obtenu le désintéressé concours des Sœurs de l'Établissement de St. Joseph, nous la lui offrons en ce jour de sa fête patronale, comme gage de notre attachement et de notre gratitude, en lui promettant que tous, jeunes et vieux, nous resterons fidèles à la devise inscrite sur notre drapeau : *Travail et Foi* ». (Applaudissements).

« La Commission des *Vétérans* remit une magnifique corbeille de fleurs à M. l'abbé Cosson. Celui-ci remercie avec émotion, appuie sur divers points du rapport de M. Limbourg, et promet en son nom et en celui de ses confrères de se consacrer de plus en plus au bien de la population ouvrière vervietoise. (Applaudissements).

« M. Alfred Simonis, sénateur et président d'honneur des *Jeunes Ouvriers*, félicite à son tour M. le Directeur et ses collègues, les remercie de leur apostolat au milieu de nous et souhaite que les personnes bienfaisantes de notre ville et des environs, appréciant leurs mérites, les soutiennent de leur appui moral et pécunier, afin de leur permettre d'é-

tendre encore davantage leur action bienfaisante. (Bravos).

« Le soir, une belle séance dramatique a clôturé cette journée de fête. Dans la partie musicale, MM. Nihoul, Ronday, Hougrand et Goffinet se sont fait applaudir chaleureusement....

TURIN — La fête de S. François de Sales et le XIX^e Anniversaire de Dom Bosco. — La solennité de notre cher et grand Patron, l'aimable S. François de Sales, a été célébrée, cette année, d'une manière encore plus solennelle. La S. Congrégation des Rites en effet a bien voulu élever cette fête au rang de *double de première classe avec octave* pour toutes les églises et chapelles des Maisons Salésiennes et



Nictheroy (Brésil) — Station d'arrivée du funiculaire.

des Filles de Marie Auxiliatrice. La messe de communauté des artisans fut dite par notre vénéré Supérieur Général, Dom Rua, et celle des étudiants par S. G. Mgr Cagliari, de retour de la Visite Apostolique dont il avait été chargé par le T. S. Père dans les trois diocèses de Bobbio, Tortona et Plaisance. La grand'messe fut chantée par S. G. Mgr Masera, évêque de Biella. Le sermon d'usage fut donné à l'issue des vêpres par le révérend D. Cuttica, archiprêtre de Frugarolo et ancien élève de l'Oratoire de Turin.

— Le surlendemain le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice avait revêtu ses imposantes tentures de deuil et un grandiose catafalque occupait le centre de la grande nef. Il s'agissait en effet de célébrer le dix-neuvième anniversaire de la mort de notre inoubliable Fondateur et Père Dom Bosco. Dom Rua offrit le saint sacrifice de la Messe auquel assistaient les Supérieurs Majeurs, tous les enfants de l'Oratoire, une belle représentation des Filles de Marie Auxiliatrice et un nombreux concours de pieux Coopérateurs et de dévouées zélatrices. L'absoute solennelle fut donnée par S. G. Mgr Cagliari. Qu'il est doux de payer chaque année ce tribut de filiale reconnaissance au plus aimé des pères !

MILAN. — L'École professionnelle S. Ambroise à l'Exposition Internationale. — Il n'est personne qui ne se souvienne du terrible incendie dont fut la proie, au cours de l'Exposition de Milan, le magnifique pavillon de l'Art Décoratif italien, mais tous ne savent peut-être pas que dans ce pavillon réduit en cendres dans l'espace de quelques heures, l'Établissement salésien Saint Ambroise avait exposé une splendide *salle à manger* embellie de gracieux groupes de céramique, qui avait attiré l'attention de beaucoup de visiteurs par son dessin très moderne et la finesse de son exécution. On s'imagine facilement combien fut grande la peine de nos confrères et de leurs petits ouvriers en voyant ce beau travail complètement détruit par le feu. Cependant dès qu'on eut l'assurance que le Pavillon de l'Art décoratif serait reconstruit, on se remit courageusement à l'œuvre, et après un mois de travail opiniâtre, l'Établissement S. Ambroise pouvait de nouveau dans le compartiment que lui avait assigné le Comité de l'Exposition, exposer les productions de ses apprentis. Nous sommes heureux aujourd'hui d'annoncer à nos lecteurs que le Jury eut pour cette École professionnelle des paroles d'éloge et d'encouragement et qu'il lui décerna la *Médaille d'or*.

ROME. — Visite de S. Exc. M. Facta, Sous Secrétaire au Ministère de l'Intérieur, à l'Établissement du Sacré Cœur. — Le 16 décembre dernier, accédant au désir de l'honorable Sénateur M. Ratazzi, S. E. M. L. Facta, Sous-Secrétaire au Ministère de l'Intérieur, accompagné de M. Raimoldi, chef de division au même Ministère se présentait à l'Établissement Salésien du Sacré-Cœur où il était reçu aux sons de la musique instrumentale. L'honorable Sous-Secrétaire ne put manquer de manifester sa grande surprise en voyant le grand nombre d'enfants et jeunes gens qui dans la cour d'honneur l'accueillirent par de vifs applaudissements : c'est qu'aux internes s'étaient joints les enfants du Patronage et parmi ces derniers on remarquait les membres de la nouvelle Société sportive revêtus de leur coquet uniforme. M. Facta répondit en quelques mots au Directeur qui lui présentait son nombreux personnel et ajouta que la patrie pouvait tout attendre de ces enfants qui se préparent par l'étude et le travail aux luttes de la vie. Son Excellence fit une visite très minutieuse et manifesta à plusieurs reprises sa vive satisfaction en parcourant les vastes ateliers, en voyant toutes ces machines du dernier modèle, en entendant le directeur lui expliquer le système en vigueur dans toutes les maisons salésiennes pour assurer à l'apprenti la connaissance théorique et pratique de son métier.

M. le Sous-Secrétaire, au moment de quitter l'Établissement, voulut bien dire qu'en y venant il s'attendait sans doute à voir quelque chose, mais que la réalité avait surpassé son attente et qu'il se réjouissait avec tous, maîtres et élèves, du développement et de la bonne marche de l'œuvre, ajoutant : Jusqu'ici j'en étais l'admirateur, désormais j'en veux être l'ami

NICHTEROY (Brésil). — Le 14 octobre dernier avait lieu à Nichteroy l'inauguration officielle du

funiculaire qui conduit au monument national érigé en l'honneur de Marie Auxiliatrice. On commençait également ce jour même, au pied de la montagne, les fondations d'un nouveau Sanctuaire. Son Excellence le Président de l'Etat, Nosseigneurs Braga et Nery prirent place dans un wagon splendide décoré, et le petit train électrique les conduisit en peu d'instant au sommet où étaient déjà réunis un certain nombre d'invités. Une grande foule s'échelonnait le long de la montagne. Une messe fut célébrée en plein air par le vénéré pasteur de Nichteroy, et elle fut suivie d'une éloquente allocution de Mgr Nery, *l'évêque de l'Auxiliatrice*, comme on se plaît à l'appeler. Il fut ensuite procédé à la bénédiction de ce beau travail d'art, imitant beaucoup celui de Notre Dame de la Garde à Marseille. Au retour, les autorités s'arrêtèrent dans la *Galerie Mariana*, construite à la moitié de la montée ; ils la parcoururent avant de remonter en wagon et ainsi l'inaugurèrent d'une manière solennelle. Nous aimons à penser que ce beau monument deviendra, grâce à ce moyen rapide de locomotion, un lieu de pèlerinage de plus en plus fréquent où Marie Auxiliatrice continuera de répandre ses plus abondantes bénédictions.

BOLIVIE et PÉROU. — Grâce à la générosité du Général Pastor Saenz, zélé Coopérateur salésien, un nouveau Patronage a pu être ouvert à *Sucre*. — Signalons aussi l'inauguration d'un autre Patronage à *Callao*. — Enfin à *Lima*, on active les travaux de construction de l'école pour externes dont la première pierre avait été posée lors de la clôture du quatrième Congrès des Coopérateurs, au 24 mai dernier.

GUAYAQUIL (Équateur). — La fête de Notre Dame Auxiliatrice avait été renvoyée pour divers motifs au 21 octobre dernier. Cette solennité a donné lieu à une éclatante démonstration de piété de la part de toute la population qui a tenu à prendre part à une magnifique procession et à chanter les louanges de la Reine du Ciel.



La Pénitence du P. Bernard.

LE Père Bernard était un bon et saint curé qui avait coutume de donner pour pénitence à ceux qui se confessaient à lui une visite au Saint Sacrement. Naturellement la visite devait être plus ou moins longue, suivant l'âge et les occupations du pénitent ; parfois, au lieu d'une, il imposait deux, trois visites, et même plus.

Tout le monde le savait. Aussi quand quelqu'un se dirigeait du côté de l'église, en dehors

du temps ordinaire des Offices, il s'en trouvait toujours sur la route pour lui dire comme ça à brûle-pourpoint: « Vous allez faire votre pénitence, n'est ce pas? » Et comme un grand nombre de personnes avaient confié le soin de leur âme au digne curé, on pouvait voir à toute heure du jour un groupe de fidèles pieusement agenouillés au pied de l'autel. D'ailleurs, à force de faire de ces sortes de pénitences, plusieurs avaient contracté la sa-

fort beaux tableaux. Ces images, contrairement à ce qui se pratique trop souvent aujourd'hui, représentaient des scènes bibliques, surtout de l'Évangile. L'une d'elles, entre toutes, me frappa vivement dès mon enfance. C'était celle du divin Maître qui guérissait les malades.

On y voyait Jésus au milieu d'une grande place publique, et tout autour de lui une multitude de malheureux, de tout âge, de tout sexe, de toute condition, implorant la guérison



Guayaquil — Groupe d'élèves de l'Établissement Salésien.

lutaire habitude de ne jamais passer devant l'église sans s'y arrêter quelques instants pour adorer le divin Hôte de nos tabernacles.

Un jour, mû par une curiosité légitime, un paroissien voulut savoir pourquoi son curé, à l'encontre des autres prêtres, avait adopté cette manière de faire invariable. Il alla donc le trouver, et lui posa très respectueusement sa question.

Le bon Curé sourit doucement: « Je vais vous le dire, mon bon ami, lui répondit-il. Mais permettez-moi de prendre les choses au commencement. La maison paternelle où s'écoulaient mes premières années, était ornée de

de leurs maux. Tous ces infortunés se pressaient avec foi et confiance auprès du divin Sauveur, tendant vers lui des mains suppliantes. Et le bon Jésus, le regard plein d'une tendre compassion, les guérissait tous.

Ce tableau était d'une si rare perfection que je passais des heures entières à le contempler; j'étais charmé, captivé. Je fus curieux de savoir, un peu plus tard, de quels passages de l'Évangile l'artiste s'était inspiré. Laissez-moi vous les citer, mon cher ami, pour le bien de votre âme. Ce même Sauveur, qui, il y a vingt siècles, se montrait si bon pour les malheureux, vit encore parmi nous. Les

sentiments de son Cœur, n'ont pas changés, et sa divine puissance est la même, aussi bien que les misères humaines. Voici les passages dont je parle :

« Alors parcourant toute la contrée (de Gé-nésareth), ils commencerent à lui apporter
« de tous côtés les malades dans des grabats,
« partout où ils entendaient dire qu'il se
« trouvait.

« Et dans quelques lieux qu'il entrât, soit
« villages, soit métairies ou villes, on plaçait
« les malades sur les places publiques, et on
« le priaient de leur laisser toucher seulement
« le bord de sa robe; et tous ceux qui la
« touchaient étaient guéris. » (1)

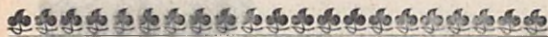
« Ceux que tourmentaient des esprits im-
« mondes étaient aussi délivrés. Et toute cette
« foule cherchait à le toucher, parce qu'une
« vertu sortait de lui, et les guérissait tous. » (2)

Eh bien! mon cher ami, pour en venir à votre question—il est temps d'y arriver—: depuis que je suis prêtre, et surtout depuis que je suis chargé d'une paroisse, fardeau si lourd à mes faibles épaules, je n'ai cessé de me dire que les âmes aussi bien que les corps sont affligées de toutes sortes d'infirmittés et de misères. Et dans la conviction profonde où je suis que l'Eucharistie en est le remède infaillible, je dis à chacun de mes paroissiens qui se confessent à moi: Pour votre pénitence, vous ferez une visite au Saint Sacrement; il en sort une vertu qui guérit tous ceux qui s'en approchent.

N'ai-je pas raison?

Le brave paroissien s'en retourna très édifié, répétant sur tous les tons que son Curé était un homme du bon Dieu.

Traduit de l'espagnol.



Bibliographie

Livres gracieusement offerts à notre Direction.

ÉTUDES — 5 janvier 1907: Ferdinand Brunetière, *Pierre Suau* — En Brabant hollandais, *Antoine Malet* — John Henry Newman considéré comme maître, *L. de Grandmaison* — Un nouvel historien en Sorbonne, *Pierre Bliard* — Le Procès du ritualisme. — II. Les Constatations, *Joseph Boubée* — Bulletin d'ancienne littérature chrétienne, *Adhémar d'Alès* — Revue des livres — Notes bibliographiques — Événements de la quinzaine.

ÉTUDES — 20 janvier 1907: Encyclique de S. S. Pie X Sainte Agnès et la dévotion chrétienne au quatrième siècle, *El Jubarú* — Un nouvel historien en Sorbonne, *Pierre Bliard* — L'Itinéraire d'un intellectuel, *Joseph Ferchal* — L'Encyclique et la deuxième loi Briand, Paul Dudon

(1) S. Marc VII, 55, 56.

(2) S. Luc VI, 18, 19.

— « Journal d'une expulsée », *Pierre Suau* — Le Paris religieux, *Lucien Roure* — L'Église vieille-catholique d'Utrecht — Son état actuel, *Antoine Malet* — Revue des livres — Notes bibliographiques — Événements de la quinzaine.

L'Avenir prochain du Catholicisme en France, par Monseigneur Batiffol, recteur de l'Institut catholique de Toulouse. — Un vol. in-16. Prix 0 fr. 50; franco: 0 fr. 60. — Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, (VIe).

Mgr l'archevêque de Toulouse a écrit une courte et chaleureuse préface pour la brochure du Recteur de l'Institut catholique de Toulouse, sur *L'Avenir prochain du Catholicisme en France*. Cette haute approbation, qui sera très remarquée, confirme les vues exprimées par Mgr Batiffol dans cette conférence donnée le 28 novembre dernier, à Luxembourg, devant une assemblée de catholiques inquiets du sort de l'Église de France. Comment dans la lutte actuelle, il ne faut désespérer ni de l'avenir matériel, ni de l'avenir social, ni de l'avenir religieux du Catholicisme en France, ce sont les trois questions auxquelles Mgr Batiffol s'applique à répondre avec la rigueur de méthode qu'on lui connaît, et avec une robuste foi, qui sera, à l'heure actuelle, un réconfort pour beaucoup d'âmes.

Le Christianisme en Hongrie, par ÉMILE HORN, 1 vol. in-12. (Collection *Science et Religion*). Librairie BLOUD et Cie, 4, rue Madame, Paris (VI).

Au moment où les événements qui se déroulent en Hongrie attirent et retiennent l'attention, on lira avec un vif intérêt l'excellent opuscule dans lequel l'auteur de *Saint Etienne, roi apostolique de Hongrie*, vient de retracer, en traits rapides, l'histoire du Christianisme en Hongrie. L'établissement de la religion chrétienne chez ce peuple, venu de l'Asie, se confond avec la constitution que lui donna son premier roi saint Etienne, constitution dont la nation magyare a toujours défendu et défend encore aujourd'hui avec tant d'énergie, l'intangibilité. L'auteur, en retraçant le rôle des religieux dans le développement du Christianisme, fait ressortir l'influence des Ordres français en Hongrie. Le chapitre consacré à la Réforme est des plus intéressants, on ne connaît guère, en France, la lutte ardente qu'eut à soutenir, dans ce pays, le catholicisme contre les doctrines de Luther, puis de Calvin, les raisons politiques qui en facilitèrent la propagation, tandis que les Turcs envahissent le pays. Le dernier chapitre est consacré à Marie-Thérèse et à Joseph II; en étudiant les réformes qu'introduisit cet empereur, on croirait lire une page d'histoire contemporaine de la France, et comme l'histoire est un éternel recommencement, on peut espérer qu'en France aussi, un jour viendra, où l'on reconnaîtra l'inutilité de la lutte contre la religion.

Organisation religieuse de la Hongrie par ÉMILE HORN, 1 vol. in-12. (Collection *Science et Religion*, n. 386). Librairie BLOUD et Cie, 4, rue Madame, Paris (VI).

Quelques pages suffisent à l'auteur de ce travail, si copieusement documenté, pour amener le lecteur à saisir ce qu'est aujourd'hui la religion en Hongrie. Elle y occupe une place prépondérante et fait partie de la vie nationale. Au moment où, en France, la question de l'organisation religieuse est d'un si palpitant intérêt, on lira, avec autant d'attention que de profit, ce qui se passe dans un pays presque voisin qui place la liberté et l'équité sur le même rang. Un chapitre est réservé à l'enseignement, on y voit comment le gouvernement, loin de repousser les initiatives personnelles, les encourage pour le plus grand bien de tous, comment est assuré et garanti à chacun l'exercice de sa religion. Au chapitre relatif à l'organisation du clergé, sont joints quelques tableaux représentant la répartition des biens ecclésiastique entre les évêchés, les chapitres, les communautés, etc., etc. Les tableaux de statistique qui accompagnent cet opuscule permettent de se rendre un compte exact de la situation des différentes religions, aussi, grâce aux commentaires qui accompagnent ce beau travail, la lecture n'en est pas aride; il était difficile de condenser plus de renseignements en aussi peu de pages et en leur donnant une pareille clarté.



Vie de Marguerite Bosco

MÈRE DE DOM BOSCO

CHAPITRE IV.

La pensée de Dieu — Leçons de la mère — Les corrections.

Douée d'une parole facile et d'un esprit vif, au service d'une foi ardente et profonde, c'était un bonheur, un besoin pour Marguerite de parler du Dieu qui possédait sa pensée et remplissait son cœur.

Le Saint Nom du Seigneur était continuellement sur ses lèvres, et la présence de Dieu, moyen par excellence de l'éducation chrétienne, devenait ainsi familière et comme habituelle aux enfants.

« Dieu te voit ! » c'était là son grand mot. Et cette vérité salutaire se gravait au fond de leur âme en caractères indélébiles.

S'ils allaient jouer dans les prés, avec sa permission, elle les congédiait en leur disant : « Souvenez-vous-en bien, Dieu vous voit ! »

Si l'un d'eux, sous le coup d'une impression fâcheuse, paraissait rêveur et sombre :

« Dieu connaît tes pensées les plus secrètes, murmurerait-elle à son oreille ; ne l'oublie pas ! »

Et si, devant une question franche, l'enfant voulait échapper par un subterfuge, par un léger mensonge peut-être :

« Prends garde, on ne ment pas à Dieu ! » disait-elle avec énergie.

Les admirables spectacles de la nature lui offraient, à la campagne, l'occasion facile de raviver dans l'âme de ses fils le souvenir du Créateur. Au seuil de l'humble demeure, par une belle soirée, elle levait les yeux au ciel :

« Comme c'est beau, disait-elle, et Dieu l'a créé pour nous ! C'est lui qui a semé là-haut tant d'étoiles ! Que sera-ce donc du Paradis ! »

A la vue des prés fleuris, d'un lever d'aurore sereine, d'un magnifique coucher de soleil :

« Que de belles choses a faites le Seigneur ! Et c'est pour nous !!! »

L'orage gronde. Effrayés par les coups de tonnerre, les enfants se serrent autour d'elle.

« Voyez comme notre Dieu est puissant ! Qui pourra lui résister ? Gardons-nous de l'offenser jamais ! »

La grêle a détruit les récoltes, ruiné les plus belles espérances ; elle s'en va tristement avec eux constater le désastre, mais il y a toujours sur ses lèvres une parole de foi :

« Le Seigneur nous l'avait donné, le Seigneur nous l'a ôté ; que son saint Nom soit béni !. Quels châtiments terribles il réserve aux impies ! on ne se joue pas de Dieu impunément ! »

La récolte, au contraire, a réussi : la moisson est abondante :

« Rendons grâce au Seigneur, s'écrie-t-elle. Qu'il est aimable de nous donner ainsi le pain quotidien ! »

C'est l'hiver. Assis autour d'un feu qui pétille les enfants écoutent une histoire ; le vent siffle au dehors, la neige tombe à flocons épais ; Marguerite s'interrompt pour leur inspirer amour et gratitude envers la divine Providence qui leur a donné un abri, un foyer :

« Que le Seigneur est bon : Comment reconnaître ses bienfaits ! Oh ! oui, Dieu est un bon père : *Notre père, qui êtes aux cieux...* »

Marguerite savait déduire admirablement les conséquences morales et pratiques de tous les événements qui frappaient l'imagination des enfants.

Persuadée que l'oisiveté est la mère de tous les vices, elle s'ingéniait à leur procurer non seulement des occupations, mais des distractions compatibles avec leur âge. Elle était heureuse, quand ils se passionnaient pour un objet, pour un amusement qui les absorbait tout entier.

L'enfant a le désir ardent de posséder un oiseau, de captiver un habitant de l'air, et, sur ce point, tous les hommes sont enfants. Marguerite ne jugea pas opportun de s'opposer absolument à ce plaisir ; elle craignait avant tout le désœuvrement.

Après avoir donné ses avis dictés par la prudence, elle permettait quelquefois d'aller aux nids, elle avait même appris aux enfants l'art de construire la prison des oiseaux et l'art plus difficile encore de nourrir et d'élever les captifs.

Au tronc d'un arbre, Jean découvre, un jour, une couvée de fauvettes à tête noire et il prend aussitôt la résolution de s'en emparer ; mais l'entreprise n'est pas sans obstacles. Pour arriver à l'objet convoité, il faut passer la main et engager le bras dans une fente assez étroite de l'arbre.

Jean pénètre jusqu'au nid ; mais pour retirer le bras, la difficulté redouble. Les efforts de l'enfant n'aboutissent qu'à faire gonfler les chairs, la main est serrée comme dans un étau !

Sur ces entrefaites, la maman, qui travaillait non loin de là, appelle Jean.

« Je ne puis y aller.

— Et pourquoi ?

— J'ai la main prise dans l'arbre, je ne puis l'en sortir. »

La maman court à lui, dégage non sans peine le malheureux prisonnier, et mettant à profit l'occasion :

« C'est ainsi que la justice des hommes ici-bas,

et plus tard, la justice de Dieu saisissent les voleurs qui veulent dérober le bien d'autrui. »

Un autre jour, dans une touffe de buis, l'enfant découvre une belle nichée de rossignols ; pour les mettre en cage, il attend les premières plumes, et rend de fréquentes visites à ses futurs élèves.

Ce nid faisait son bonheur. Mais, hélas ! un coucou perché sur un arbre voisin avait aperçu la pauvre mère des petits oiseaux ; il fond sur elle et fait de toute la couvée un carnage effroyable ; puis, s'emparant du logis dont il a tué tous les hôtes, il s'y établit et n'en bouge plus.

Jean était stupéfait et désolé d'avoir perdu ses oiseaux.

La raison du massacre et de l'installation du coucou dans le nid de ses victimes ne tarda pas à se révéler à ses yeux : le gros oiseau couvait l'œuf qu'il avait pondu immédiatement après le meurtre, dans le nid du prochain.

Le lendemain, dès l'aube, Jean se mit en observation.

Tout à coup, un chat dont l'œil perçant a pénétré le feuillage, s'élance d'un bond sur le voleur ; de sa griffe, il lui saisit la tête, l'enlève et le dévore sans pitié.

Très satisfait de cet acte de justice expéditive, Jean voulut suivre jusqu'au bout l'aventure, et voici comment il fut témoin d'un nouvel épisode.

Le rossignol survivant revint à son nid, trouva l'œuf et le couva jusqu'à l'éclosion d'un petit monstre au gros bec, aux yeux méchants, la laideur même.

Bref, le coucou revêtit ses premières plumes ; Jean l'emporta et le mit en cage. Mais un oubli trop ordinaire en pareil cas, amena forcément une catastrophe.

Pendant deux jours, le coucou était resté sans nourriture. Deux jours, c'était trop ! De son bec pointu, le pauvre affamé avait essayé de forcer les barreaux de sa cage. La tête avait passé, mais les fils de fer s'étaient refermés, et dans un suprême effort, le malheureux s'était étranglé...

Jean vint compter ses infortunes à sa mère et lui montra l'oiseau mort.

« Eh bien, dit la maman, voilà l'histoire de l'homme fort mais injuste ; il finit par trouver un plus puissant que lui. Dieu ne permet pas qu'il jouisse impunément d'un bien mal acquis.

« Le petit coucou n'avait pour héritage qu'un nid volé, de là ses malheurs. Le bien mal acquis ne porte pas bonheur aux enfants. Vous pouvez bénir le Seigneur, vous. Ton père n'avait pas un centime qui ne fût à lui. Imite-le ; sois toujours un honnête homme ! »

Toutes ces applications étaient si claires, si pratiques et si bien adaptées à l'âge des enfants,

qu'elles pénétraient d'elles-mêmes au fond de leurs cœurs et pour toujours.

Qu'on nous permette encore de citer quelques traits, pour démontrer comment cette bonne mère savait profiter des occasions les plus insignifiantes en apparence, pour en faire sortir une leçon de vertu.

Jean, cette fois, s'est emparé d'une chouette. Il l'élève avec le soin qu'on peut imaginer, après ses déceptions déjà nombreuses.

Il revient de la cueillette et porte au bras un beau panier de cerises. Il en présente une à l'oiseau qui l'avale gloutonnement, le noyau compris ; puis, ouvrant le bec, il en redemande une seconde à grand cris. Ce désir est aussitôt satisfait, mais la chouette est insatiable, et Jean se pique au jeu. « Tiens, tiens ! » disait-il en riant. Elle en prit si bien que, ouvrant le bec et jetant un regard de détresse, elle secoua la tête pour ne plus se relever.

Jean rapporte à sa mère la funèbre nouvelle.

« Ainsi finissent les gourmands. Pour hâter la mort, il n'est rien de tel que l'intempérance et la glotonnerie. »

Un beau chien, l'ami privilégié des enfants, gardait la maison. Pour être agréable à ses parents, Marguerite consentit à s'en séparer.

Elle le conduisit à leur habitation, assez éloignée de la sienne.

Mais, fidèle à ses amis, la pauvre animal a bientôt repris le chemin connu et devancé Marguerite aux Becchi.

Peu de jours après, les parents vinrent le prendre eux-mêmes et l'emmenèrent chez eux ; mais à peine ce pauvre chien fut-il mis en liberté que, malgré l'accueil peu aimable qu'il avait reçu aux Becchi, l'amitié l'emporta dans son cœur, et le voilà de retour à son ancien logis.

La première réception avait été froide, la seconde fut mauvaise. Un des enfants prend un bâton pour l'effrayer et pour s'en servir peut-être ; mais, au lieu de fuir, le fidèle animal se couche sur le dos, les pattes en l'air, et, dans cette humble et pénible attitude ; il semblait dire : « Battez-moi tant qu'il vous plaira, mais ne me renvoyez pas. »

« Voyez-vous, disait Marguerite aux enfants tout émus, voyez-vous la fidélité et l'attachement de ce chien pour ses maîtres !

Ah ! si nous avions la moitié de cette soumission, de cet amour pour Dieu, les choses iraient autrement dans le monde, et le Seigneur serait glorifié.

— Mais, répliqua Jean le philosophe, les bêtes agissent par instinct, et n'ont aucun mérite à bien faire.

— Et les hommes, disait la mère, n'ont-ils pas reçu du Créateur ce bel instinct de l'amour ? Que

faut-il penser de ceux qui ne suivent pas même ce divin instinct et qui ne se servent de leur volonté que pour offenser Dieu ?

« Ne sont-ils pas doublement coupables, et ne devraient-ils pas rougir en recevant des animaux une leçon d'obéissance et de fidélité ? »

En corrigeant les enfants, Marguerite n'était pas femme à jeter des cris, à s'irriter, à prendre une décision dans le feu de la colère. Toujours calme, sereine, affable, on ne vit jamais un nuage sur son front.

Ses fils n'ignoraient pas combien ils étaient aimés et lui rendaient en retour une affection sans égale. Toutefois, cette mère si tendre était fidèle au devoir de les avertir et de leur adresser la réprimande en temps opportun.

La douceur ne dégénérait pas, chez elle, en faiblesse, et ses fils étaient persuadés qu'elle aurait eu recours, s'il en avait été besoin, aux châtiments corporels.

Elle n'avait pas renoncé au pouvoir de punir, et, comme signe de cette puissance, elle avait posé une baguette à demeure dans un coin de l'appartement, mais elle n'eut jamais besoin d'user de ce moyen si pénible au cœur d'une mère.

Elle suppléait à ce genre de punition par des moyens ingénieux qui réussissaient à merveille sur les cœurs façonnés de longue main à l'obéissance religieuse.

Un jour d'été, par une chaleur brûlante, Joseph et Jean revenaient de la promenade, halepants et dévorés de soif. Jean avait alors quatre ans.

La maman leur offrit à boire et commença par Joseph. Jaloux de cette espèce de préférence, Joseph se mit à boudier et refusa de boire quand son tour arriva.

Marguerite remit silencieusement l'eau à sa place. L'enfant demeura pensif un instant, puis d'une voix timide :

» Maman.....

— Eh bien !

— A boire je vous prie.

— Tu n'as pas soif, apparemment ?

— Maman, pardon !

— A la bonne heure ! »

Et, la leçon donnée, elle s'en alla prendre la cruche et la présenta aimablement à ses lèvres,

Le même enfant, très ardent par nature et pétulant comme on l'est à cet âge, s'était rendu coupable d'une impatience assez notable.

Marguerite l'appelle ; l'enfant accourt, et sa mère lui dit :

« Mon chéri, vois-tu cette verge ?

— Eh ! oui, je la vois, répond l'enfant tout honteux et reculant à distance.

— Prends-la et donne-la moi.

— Prends-la toujours, nous verrons ensuite.

— Mais, peut-être, c'est pour l'essayer sur mes épaules ?

— Pourquoi pas, si tu fais des sottises ?

— Je ne le ferai plus, maman, je ne le ferai plus. »

Après le dialogue, on échangeait une parole amicale et cela suffisait pour être plus attentif à l'avenir.

Malgré son caractère affectueux et doux, Joseph, encore enfant, avait parfois ses colères, ses caprices et ses résistances aux ordres maternels.

La maman prenait alors par la main le petit rebelle qui se jetait à terre, se débattait et criait en vain. Tranquille, ferme et patiente, Marguerite tenait bon.

« Je ne te lâcherai point, disait-elle, dussé-je demeurer là tout le jour ; c'est à toi de céder. »

Et si Joseph continuait à tempêter, elle lui disait :

« Ne vois-tu pas que je suis la plus forte ? Tu ne seras pas le maître. Et souviens-toi que le Seigneur déteste les méchants, il les juge et les châtie. Crois-tu échapper à Dieu ?

Convaincu de l'inutilité de ses efforts, et frappé de ces dernières paroles, Joseph levait les yeux vers sa mère dont le visage respirait une inaltérable bonté.

Sur les lèvres maternelles s'épanouissait un sourire, et tout était terminé.

Le sourire d'une mère ! Qui pourra dire tout le bien qu'il fait au cœur de l'enfant ! Il répand jusqu'au fond l'amour et la joie. Plus tard, au cours des années, il allège les peines de la vie, il rend meilleur le cœur de l'homme. C'est le souvenir le plus délicieux, le stimulant le plus efficace à l'accomplissement des rudes devoirs : c'est un reflet du paradis.

Telle était la méthode, si l'on peut parler ainsi, que Marguerite employait dans la correction de ses fils.

La punition, à ses yeux, ne devait jamais provoquer la colère, la désaffection ou la défiance. Insinuer, persuader à ses enfants d'agir en tout par amour et par le désir de plaire au Seigneur, telle était sa maxime souveraine.

Et voilà pourquoi Marguerite était une mère adorée.



NECROLOGIE

Monsieur l'abbé de Vacht

Curé de S. Pierre-Alost, près Gand.

L'Orphelinat salésien de Maltebrugge vient de perdre un des ses plus dévoués Coopérateurs dans la personne de M. l'abbé de Vacht, curé de Saint-Pierre-Alost, Gand. C'était vraiment un ami de la première heure. A peine avait-il connu l'arrivée à Maltebrugge de notre vénéré Directeur qu'il s'empressa de le venir saluer et de lui exprimer la joie qu'il éprouvait de voir une maison salésienne se fonder tout près de sa paroisse. C'est qu'en effet le regretté défunt, encore tout jeune vicaire et attaché à l'Œuvre des Flamands à Paris, avait eu le bonheur de voir et d'entendre Dom Bosco, lors de son passage en cette ville. Il avait été le témoin oculaire de l'accueil enthousiaste que faisait la population parisienne au grand bienfaiteur de la jeunesse abandonnée, à ce nouveau S. Vincent, de Paul, à qui on l'a si bien comparé. Le bon curé de S. Pierre nous a lui-même raconté ces touchants détails relatifs à Dom Bosco : « J'ai eu le bonheur de servir la messe au vénéré fondateur de votre Congrégation. Dom Bosco, ajoutait-il encore, avait l'air excessivement simple. Il tenait ordinairement les mains posées l'une sur l'autre, devant la poitrine, la tête un peu baissée. Mais quand il vous regardait, on voyait pétiller deux yeux intelligents, pénétrants, mais surtout pleins de bonté; le sourire ne quittait jamais ses lèvres ». La vue seule de notre bien-aimé Fondateur le gagna à l'Œuvre salésienne, et nous savons qu'à tous moments, dans ses conversations, surtout dans les réunions ecclésiastiques, il ne parlait qu'avec éloge de Dom Bosco et de ses Établissements d'éducation.

Tout récemment, sur son lit de mort, le vénéré curé disait à l'un de nos Pères : « Je tiens à ce que votre Directeur, le bon M. Mertens, que quelques-uns de vos prêtres et un grand nombre d'orphelins viennent assister à mon enterrement ». Et une dizaine de jours seulement avant le fatal événement alors qu'il ne pouvait presque plus parler, il nous disait en levant les mains et en tournant vers le ciel ses regards mourants : « Quand je serai là-haut, je prierai pour votre Congrégation; priez et faites prier vos enfants pour moi. » Nous nous sommes généreusement acquittés de ce pieux devoir. Plusieurs fois déjà pendant sa maladie, nous avions recommandé le bon prêtre aux suffrages de nos orphelins; nous l'avons fait aussi à sa mort. Et maintenant nous partageons le deuil de son excellente famille et de ses chers paroissiens. Nous invitons nos généreux Coopérateurs à accorder également à cette belle âme un petit souvenir dans leurs ferventes prières pour qu'elle puisse pénétrer bientôt, si elle ne s'y trouve déjà, là-haut où elle priera pour notre Congrégation selon la touchante promesse qu'il nous en a faite.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

France.

- AIX : M. l'abbé Claudius Gonet, curé, *Barbentane*.
 ANNECY : Mlle Franceline Latard, *La Roche-sur-Foron*.
 BORDEAUX : M. le Chanoine Thezan, *Bordeaux*.
 SAINT-BRIEUC : M. l'abbé Adolphe Chareton, *Guingamp*.
 AGEN : M. le Comte de Marcellus, *Agen*.
 AMIENS : Mme Krechel, née Julie Lebas, *Gamaches*.
 AUTUN : M. le Baron Arnould Thenard, *La Ferté-sur-Grosne*.
 CAMBRAI : Mme Deligne, *Lille*.
 — Mme Boisse, *Ovigneur, Lille*.
 — Mlle J. Mariage, *Lille*.
 — Mme veuve Damart, *Lille*.
 — Mlle Zoé Froiture, *Comines*.
 — M. M. Decottignies, *Lannoy*.
 — Mlle Florence Dervaux, *Neuville-en-Ferrain*.
 CHARTRES : Mme Céline Ménager, *Chartres*.
 FRÉJUS : Mme Carle, *Flassans*.
 GRENOBLE : Mme Proby, *Vinay*.
 — Mme veuve Marguerite Rattaire, née Brison, *Vienne*.
 — M. Joseph Koskowski, *Péage de Roussillon*.
 MARSEILLE : Mme Rocca de Roux, *Marseille*.
 — Mme Eugénie Lantèaume, née Olive, *Marseille*.
 MEAUX : Mlle Zoé Bœuf, *Brie-Comte Robert*.
 NANTES : M. Lacour, *Chantenay-sur-Loire*.
 NICE : M. Candide Sigaut, *Nice*.
 ORAN : M. Jules Giraud, *Oran*.
 PARIS : Mme Léon Chevreau, née Alisse, *Paris*.
 — Mme Marie Zoé Trystram, *Paris*.
 POITIERS : M. de Lacoste-Lareymondie, *Niort*.

Autres pays.

- AUTRICHE-HONGRIE : Rev. Dom Pohleven Anton, *Marburg*.
 BELGIQUE : M. l'abbé Froyen, curé, *Heppeneert*.
 — Rde. Sœur jubilaire Gabrielle de T'Serclaes, Religieuse de l'Ordre de St. Augustin, *Berlaymont*.
 — M. Hubert Théodore Geelen, *Brée*.
 — M. le Baron Surmont de Volsberghe,
 — M. Georges Closson, *Liège*.
 — M. Noris, *Hasselt*.
 — Mme veuve Schuurmans, *Neerpelt*.
 — Mme la V^{tesse} Vilain XIV Louise, *Landklaer*.
 — Mme Marneffe, *Tirlemont*.
 — M. Louis Wautier, *Avernas*.
 CANADA : R. P. Burtin, *Québec*.
 HOLLANDE : M. W. Moors, *Maestricht*.
 ITALIE : Rev. Sœur Marie Rose Poupin, Religieuse du Sacré-Cœur de Jésus, *Avigliana*.
 — Mme la Baronne Bianco, *Turin*.
 — Mme Nazarie Guichardaz, *Aoste*.
 SUISSE : M. Charles Pini, *Bâle*.
 TURQUIE D'ASIE : M. P. Vial, *Smyrne*.

Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique.
 Gérant : JOSEPH GAMBINO - Turin, Imp. Salés. (B. S.)
 Rue Cottolengo, 32.

Compositions en l'honneur de la T. S. Vierge.

- N. 1. — *Sancta Maria, succurre miseris*. Grande antienne à sept voix et deux chœurs, 1 fr.
- N. 13. — *Ave Maria*. Pour quatre voix mixtes, avec accompagnement d'orgue ou d'harmonium, 0,90 cent.
- N. 18. — *Haec est praeclarum*. Antienne à la T. S. Vierge, pour quatre voix mixtes, avec accompagnement *ad libitum*, 1 fr. 10.
Le chant séparé, chacune des parties, 0,15 cent.
- N. 35. — *Regina Coeli*. Motet pour temps pascal, pour deux voix de contralto ou quatre voix mixtes, avec accompagnement d'orgue ou d'harmonium, 1 fr. 10.
- N. 36. — *Litanies de la T. S. Vierge*, pour deux voix de contralto ou quatre voix mixtes, avec accompagnement d'orgue ou d'harmonium, 1 fr. 20.
Le chant seulement, chacune des parties séparées, 0, 20.
- N. 38. — *Sancta Maria, Virginum piissima*. Motet en l'honneur de la T. S. Vierge, pour quatre voix mixtes, avec accompagnement *ad libitum*, 0, 80 cent.
- N. 39. — *Signum magnum*. Motet en l'honneur de la T. S. Vierge pour quatre voix égales, avec accompagnement *ad libitum*, 0,80 cent.

Pour la Semaine Sainte.

- N. 4. — *Stabat Mater*, pour deux voix de contralto, avec accompagnement d'orgue ou d'harmonium, 0, 90 cent.
Les parties séparées, 0, 20 cent.
- N. 17. — *In Monte Oliveti*. Répons à quatre voix mixtes, avec accompagnement *ad libitum*, 0,70 cent.
Le chant seulement, 0, 15.
- N. 34. — *In Monte Oliveti*. Répons ou motet pour deux voix de contralto, avec accompagnement d'orgue ou d'harmonium, 0, 80 cent.
- N. 40. — *Les Sept Paroles du Christ en Croix*, pour chœur à trois voix mixtes, avec accompagnement *ad libitum*, 2 fr. 50
- N. 46. — *Stabat Mater* à trois voix mixtes, avec accompagnement *ad libitum*, 1 fr.
Le chant seulement 0, 20 cent.

Autres Compositions du même auteur.

- N. 41. — *Domine, ad adjuvandum*, en faux bourdon à 3 voix mixtes — *Magnificat*, dans les huit tons Grégoriens, avec accompagnement et faux bourdons, à 3 voix mixtes, très faciles et pouvant s'adapter à tous les psaumes des Vêpres, 1 fr. 10.
- N. 45. — *Ecce Sacerdos Magnus*. Antienne pour l'entrée solennelle d'un évêque, pour contraltos ténors et basses, avec accompagnement *ad libitum*, 1 fr.
Le chant seulement, 0,15.
- N. 7. — *Petit motet en l'honneur de S. Joseph*, pour deux voix égales, avec accompagnement d'orgue ou d'harmonium, 0,50 cent.

Ouvrages de l'abbé Jamar.

- Le Mois de Marie*—Lectures pieuses pour sanctifier le Mois de Mai — Joli vol. de 320 pag. — L'Exemp. 2.00
Le Mois de Mai, consacré à la Mère de Dieu — L'Exemplaire: 1.00
Marie, Mère de Douleurs, d'après le P. Faber — L'Exemplaire broché: 0.75 — relié: 1.10.
Explication de la troisième parole de Jésus sur la Croix Voilà Votre Mère — L'Exemp.: 0.75.
Saint Joseph honoré pendant le Mois de Mars — Courtes considérations pour chacun des jours du mois de mars. — L'Exemplaire: 0.30.
Sanctus Paulus, Doctor Gentium, enarratus et illustratus juxta commentaria Cornelii a Lapide, *notulis quibusdam adjectis*, cum approbatione — L'Ex.: 1.00.

Ouvrages d'autres auteurs.

- La Sainte Communion*, par l'abbé Bernard Arato, Docteur en Théologie — L'Ex.: 0.70; franco: 0.90.
De Heilige Communie, door Bernardus Arato, Sacr. Theol. Doctor. — Vertaald naarde vierde italiaansche uitgave — Prijs: 1 frank.
Joris-Karl Huysmans — *Esquisses biographiques sur Dom Bosco*. Ouvrage de luxe — L'Exemp.: 1.50.
Dom Bosco, De Apostel der jeugd in onze XIX^e eeuw. naar het fransh, door *J. Vossen*, Priester, leeraar aan het Collegio van Sint-Trulden . . . L'Exemplaire: 1.50.
Dom Bosco, Ein Apostel der Jugend im XIX^e Jahrhundert *Eugen Mederlet*, Von Salesianischer Priester der Gesellsch aft Dom Bosço's. Schönes Buch von 200 Seiten . . . Preis: 1.00.
Vie de Marguerite Bosco, Mère de D. Bosco, par J. B. Lemoine, prêtre salésien. Élégant volume de 210 pages . . . Prix: 1.50.
Vie populaire de Marguerite Bosco, Mère de D. Bosco. Brochure de 180 pages . . . Prix: 0.60.
Le Saint-Suaire de Turin par l'abbé Noguier de Malijay, prêtre de D. Bosco. Un vol. in-8^e raisin, avec de nombreuses photogravures . . . L'Exemplaire: 2.50.
Résumé des Leçons de Composition Typographique, données aux Élèves de l'École professionnelle Saint-Jean-Berchmans . . . L'Exemplaire: 0.60.
L'Harmonium Diatonique. Nouvel instrument donnant au plain-chant l'accompagnement consonnant que réclame sa nature. — Sa théorie établie en 12 questions et son appréciation appuyée sur 12 documents. — Invention du Fr. Robert Colette, S. O. C., religieux de l'abbaye du Val-Dieu (Aubel-Belgique). L'Exemplaire: 1.50.
P. François O. M. *Liber Psalmorum*, hebraïce veritati restitutus . . . L'Exemplaire: 2.00.
Kannunik Ch. Lucas, *Werkmansbelangen*, Onderhondingen met den werkman . . . Het Exemplaar; 1.00.
Un poète populaire, **Nicolas Defrecheux**, par E. Laveille, S. J. . . . L'Exemplaire: 0.75.
L'abbé François Scaloni, *p. s.*; *Capital et Travail*, Manuel populaire d'Économie sociale — 3^{ème} édition . . . L'Exemplaire: 2.00.
Rodolphe, un Modèle pour les enfants par *Enny Gierhl*, suivi de *Michel Magon* par *Dom Bosco* — Sixième édition . . . L'Exemplaire: 1.25.

Brochures de propagande — Feuilles ascétiques.

- À Jésus au Très Saint Sacrement*, broché, le 100, 4.00; les 500, 10.70; le 1000, 15.50.
Cartonné, » 6.00; » 17.50; » 25.00.
Aan Jesus in zijn Allerheiligste Sakrament — Broché, le 100, 5.00; les 500, 10.00; le 1000, 15.00.
Conseils aux Jeunes Gens, par Dom Bosco, l'Exemplaire: 0.10.
Principes fondamentaux de la vraie Religion, l'Exemplaire: 0.10.
Les Six dimanches et la Neuvaine de S. Louis de Gonzague, l'Exemp.: 0.10.
Exemples de dévotion aux âmes du Purgatoire, l'Ex.: 0.15.
Scènes de la Passion, par l'auteur des *Oubliés*. Vol. in-12, relié: 0.50 . . . La douzaine: 5.00.
Deux Nouvelles, Les Diamants, l'Orphelin, l'Exemp.: . . . 0.60.
Litanies du Sacré-Cœur de Jésus, le 100 . . . 1.00.
La Ligue du Dimanche, le 100 . . . 1.50.
Neuvaine en l'honneur de Notre-Dame Auxiliatrice, le 100 . . . 1.00.
Les Quinze Promesses du Saint-Rosaire, le 100 . . . 1.50.
La Semaine sanctifiée par la dévotion à N. D. des Sept Douleurs, le 100 . . . 0.50.
Prière à Saint Joseph, le 100 . . . 0.40.